

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 15 Février 1862.

No. 4.

SOMMAIRE.—Histoire de la Quinzaine.—Deux Soirées au Cabinet de Lecture Paroissial.—Jules Janin.—Courrier de Montréal.—La Légende d'une Cloche.—Etude Littéraire.—Chronique Musicale.—Esquisses Morales : La Dévote.—Feuilletons : Jacques Cartier (fin).—Un peu de tout.—Musique : Emma—par Oct. Peltier.—Variétés.—Avis Important.—Rébus.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 14 Février 1862.

Le Parlement Provincial est convoqué pour le vingtième jour de Mars prochain.

Les nouvelles apportées d'Europe par les derniers vapeurs nous apprennent que l'Empereur Napoléon III, dans son discours d'ouverture du Corps Législatif, le

27 Janvier, a dit que la guerre civile des Etats-Unis avait gravement compromis les intérêts commerciaux de la France. Quelques jours auparavant, la rumeur circulait qu'il avait été envoyé une note semi-officielle à l'Angleterre dans laquelle l'Empereur se plaignait du tort causé au commerce français par le blocus des ports du Sud et annonçait qu'il se disposait à lui demander officiellement de s'unir à la France pour obtenir la levée de ce blocus—qui n'avait jamais été rendu efficace ni complet.

Il y a certes là de quoi troubler les américains du Nord au sein des faciles lauriers qu'ils viennent de cueillir. D'après le ton des journaux de Londres, le Cabinet anglais se montrerait peu disposé à accueillir l'invitation de la France, parcequ'il aurait tout le temps d'attendre la solution du différend que les armées du

Potomac devront vider dans un temps plus ou moins rapproché, et qui leur coûte à chaenne \$2,000,000 par jour.

Pendant que l'Eglise romaine semble dépourvue de sa puissance, abandonnée par l'Europe et prête à devenir la proie de la Révolution, voilà que le Czar, plein d'inquiétude, propose au Saint-Siège des accommodements qu'on eût crus impossibles il y a six semaines. Le Pape et son gouvernement, dans les négociations, se sont montrés d'une force et d'une énergie égales à l'apparence de leur faiblesse. Ils n'ont rien cédé, et parce qu'ils n'ont rien cédé de ce que la conscience défendait d'accorder, ils ont obtenu. Dès que le Saint-Père a reçu la proposition d'approuver le choix de M. Felinski pour l'archevêché vacant de Varsovie, il a réuni un consistoire secret et a préconisé cet ecclésiastique, qui lui était d'ailleurs connu par sa piété et par ses grandes qualités de cœur et d'esprit.

Le consistoire a été tenu après la messe de l'Épiphanie, non point, comme à l'ordinaire, dans la salle consistoriale, mais dans la salle du Trône. Le Saint-Père n'a point prononcé d'allocution latine. Il a dit quelques mots en Italien touchant la circonstance. Il s'est réjoui, dans l'espérance de voir la liberté rendue à l'Eglise catholique en Pologne. Il a ajouté qu'en se rendant avec empressement au désir manifesté par le Czar de placer M. Felinski sur le trône archiepiscopal de Varsovie, en tenant exprès et dans des formes extraordinaires un consistoire secret, il espérait que le Czar en tiendrait compte, se départirait de ses rigueurs envers la Pologne malheureuse, et rendrait justice aux victimes des derniers événements. Il est facile de voir combien la sagesse pontificale avait été illuminée en adressant au défunt archevêque de Varsovie la lettre qui a produit une si vive impression dans toute l'Europe, et combien les résistances du gouvernement pontifical aux prétentions des agents de la Russie avaient eu un mobile élevé.

La nomination de Mgr. Felinski à l'archevêché de Varsovie a été accueillie comme une espérance pour les malheureux catholiques de l'empire des Czars, et aussi, il faut bien le dire, comme un gage donné à la Pologne, si cruellement persécutée. L'empereur Alexandre songe-t-il à renouer sincèrement des relations avec le Saint-Siège ? Le bruit a couru qu'un nonce apostolique résiderait en Russie. Voilà quatre-vingts ans que les czars refusent de recevoir un nonce chez eux. Et cependant il y a à Rome un ministre de Russie. Si les relations se rétablissent sur le pied d'égalité entre le Saint-Siège et la Russie, on ne peut qu'en attendre un grand bien. Désormais, du moins, la voix des fidèles n'arrivera plus au Saint-Père par le truchement de fonctionnaires schismatiques. Rome travaille plus activement que jamais à la réunion des Eglises orientales. Peut-être la gloire

de l'avenir sera-t-elle attachée à cette réunion, qui compenserait les défections dont l'Eglise est menacée dans certaines parties de l'Occident. Le jour où l'Eglise catholique sera libre en Russie, bien des préjugés tomberont, bien des rapprochements deviendront possibles. Ce but, le Saint-Siège le poursuit avec une ardeur qui, depuis la séparation des Eglises-d'Orient, ne s'est jamais démentie. Aujourd'hui, les princes peuvent comprendre que l'Eglise catholique n'est pas l'ennemie de l'ordre social et qu'elle en est le plus ferme appui.

Nos lecteurs connaissent M. E. About par la triste réputation que s'est acquise cet écrivain dans une brochure intitulée—*La question Romaine*—où les choses les plus saintes du catholicisme sont indignement tournées en ridicule : M. About est encore l'auteur de plusieurs livres peu lus aujourd'hui. Il a été successivement le chroniqueur du *Moniteur*, de la *Revue des Deux-Mondes*, de l'*Opinion Nationale*, et vient de laisser le *Constitutionnel* à son deuxième courrier. Ayant dû quelque succès à l'originalité de son style, qui avait paru aux uns étincelant, aux autres trop haché, M. About essaya la scène et fit quelques pièces qui furent autant de chutes.

Obstiné comme sont les gens qui se flattent d'exceller précisément dans ce qu'ils savent le moins, et enhardi par le bruit de scandale et d'impiété que sa brochure contre le Souverain Pontife avait soulevé, M. About a de nouveau tenté le théâtre en faisant jouer à l'Odéon une pièce intitulée—*Gaëtana*.

Mal lui en a pris. Sifflée à chaque reprise, *Gaëtana* a dû disparaître de l'affiche. Personne n'a voulu l'entendre, et afin qu'il fût bien constaté que cette étrange et formidable opposition s'adressait non pas au drame qu'à la personne même de l'écrivain, la jeunesse des écoles, à la sortie du théâtre, s'est dirigée vers la demeure de l'auteur et lui a presque battu un charivari. Il ne suffit donc pas, M. About, d'avoir honni, conspué et vilipendé ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes pour avoir droit à la sympathie d'un certain public échevelé. C'est par là que vous croyiez tenir votre popularité, et voilà que d'un coup tout vous échappe.

Encore une pièce à joindre à son théâtre impossible. Toutes les pièces de M. About eut eu le pire destin : la pudique censure a écarté les unes, et le public s'obstine à repousser les autres.

Il y a dans cette double chute d'un écrivain voué à la continuation de l'œuvre de Voltaire un enseignement pour tous ceux qui seraient portés à croire à la durée et à la vérité des triomphes obtenus en flattant les mauvaises passions de la multitude. Le meilleur succès, la plus belle victoire sera toujours le contentement d'une âme honnête, la satisfaction intime d'un cœur qui a rempli un devoir et servi la cause du bon, du beau, du bien. Les unes sont éphémères ; le moins

dre caprice les abat ; les autres ne dépendent ni des hommes, ni du temps : c'est Dieu qui les donne, et elles durent.

La lecture donnée par M. Paul Stevens, le 21 janvier dernier, n'a pas attiré l'audience que devaient attirer le talent et le travail de l'auteur. Il faut dire aussi que ce soir-là il faisait une tempête de neige et de vent bien propres à décourager les amants les plus dévoués de la littérature. Nous croyons savoir que M. Stevens n'est nullement découragé de ce contre temps, et qu'il médite en ce moment un chapitre de l'histoire de Montréal, où il sera question de l'origine de la Place d'Armes. Cette lecture sera donnée dans quelques semaines : espérons que le public accoutumé des séances gratuites du Cabinet de Lecture ne retirera pas son encouragement distingué parce que l'on exigera un prix d'entrée.

Nous n'avons pas à faire ici l'examen critique des contes charmants sous lesquels M. Stevens cache des leçons de haute philosophie et de morale populaire : nous dirons seulement que le succès dans ce genre de littérature n'est pas aussi facile qu'on pense. Il y a souvent dans le conte, comme le traite M. Stevens, un naturel de situation, une simplicité de narration et une couleur locale extrêmement difficiles à atteindre. Le ton uniforme, les détails vulgaires, le mauvais goût sont les écueils du conteur ; et certes il faut autant de talent pour conter comme Perrault, que pour écrire comme Fénelon, et Lafontaine, Mme. de Sévigné, qui sont, dans leur genre, des conteurs modèles, et uniques.

Nous avons hâte d'entendre M. Stevens, sur le sujet historique qui occupe en ce moment ses heures de travail : nous osons lui prédire un plein succès.

M. le Curé de St. Vincent de Paul avait une salle comble à sa lecture du 4 courant : ça été un succès pour les orphelins de la Providence et pour le talent bien connu de M. l'Abbé Lavallée. Au de là de sept cent billets avaient été placés avant la soirée.

Le pieux pèlerin des SS. Lieux a vivement ému ses auditeurs par ses considérations sur le délaissement où se trouvent aujourd'hui Jérusalem et les endroits où s'est accompli, il y a dix-huit siècles, le grand et profond mystère de la Rédemption. On se passionne en Europe pour la cause des soi-disant nationalités ; et on laisse aux profanations et aux empiètements du turc et du schismatique le berceau même de la Catholicité, c'est-à-dire de la Civilisation. Qu'on rabaisse encore, après cela, l'époque des Croisades au profit de notre âge.

M. Lavallée a fait le pèlerinage de Jérusalem avec l'âme, l'esprit et le cœur d'un fils de l'Eglise : il semble laisser à d'autres le luxe des descriptions pour s'attacher davantage au sens chrétien des monuments, des vestiges qu'il rencontre. Et alors, il faut entendre

l'explosion de son admiration ou de sa douleur amère !

Comme nous espérons publier la lecture de M. Lavallée, nous n'ajouterons rien de plus. C'est une première partie : le public du Cabinet de Lecture attend la seconde partie avec une grande impatience. Nous espérons que l'attente ne sera pas longue.

La musique dans les deux séances que nous venons d'esquisser était un accessoire heureux qui paraît en train de devenir obligatoire pour toutes : nous souhaitons, avec Cœlius, qu'elle soit toujours bonne et bien choisie.

Les lecteurs de *l'Echo* liront avec plaisir ce que Jules Janin, un des plus spirituels écrivains de la presse parisienne, a écrit de la femme dévote. C'est merveilleusement et chrétiennement fait. Cet admirable portrait est un chef-d'œuvre et un bijou littéraire. Il montre ce que pourrait être M. Janin dans la voie de la vérité.

COURRIER DE MONTREAL.

J'aime à croire qu'il y a des hommes graves qui lisent cette chronique, et qui, leurs devoirs de citoyen, d'affaires et de père de famille consciencieusement remplis, laissent leur esprit s'y oublier un quart d'heure, tous les quinze jours, en de frivoles pensées. Je me plais à les voir d'ici, feuilletant d'une main d'abord appesantie ces pages légères, et les quittant avec un sourire indulgent.

Je sais, aussi, qu'il est des hommes de bien qui croiraient déroger à leur dignité, en lisant une Chronique ou une Nouvelle, et pour qui ce serait un remords éternel d'avoir fait un vers, même mauvais. Il est vrai que les mêmes hommes de bien jouent aux cartes, dansent des quadrilles, se tiennent fidèlement au courant de tous les mariages, décès, naissances, changements de logements, sans inquiétudes pour leur gravité.

La conscience des hommes graves qui me lisent peut donc être tranquille et sereine, c'est un ennui permis qu'ils s'accordent.

Je pense à eux en écrivant ici, et j'essaie que sous le voile de la fantaisie, ils trouvent quelques observations sérieuses et utiles. Il y a des travers, de petits abus qu'on ne peut critiquer qu'en souriant, et corriger qu'en y cédant un peu. La moindre apparence de cravate blanche et de gants noirs, le moindre apprêt et la plus faible solennité les effraient et les mettent en fuite. Il n'y a guère de leçon qui puisse alors les atteindre, si elle ne prend leur allure. Moi, je cours avec eux, j'y prends même quelque plaisir ; mais de temps à autre je donne de perfides croes-en-jambe. Vous qui restez assis, avant de blâmer ma course, regardez ceux qui sont à terre et ceux qui vont tomber. Ils courraient encore, ils courraient longtemps, s'il fallait attendre pour les renverser qu'ils vinssent s'appuyer sur votre fauteuil.

Après avoir pensé aux hommes graves, je songe aux

esprits plus insoucians, plus épris de caprices et de jeunes pensées. Je songe à ceux qui cherchent à s'échapper par la moindre ouverture qui se fait entre les quatre murs de la vie réelle, pour respirer un peu d'air frais et cueillir un brin de fantaisie. Ces esprits jeunes, restés jeunes malgré l'expérience, avides d'émotions nouvelles, de distractions poétiques, de récréations littéraires sont moins rares qu'on ne le croit. Les vocations fantaisistes qui s'ignorent elles-mêmes, qui se perdent faute de se connaître et qui se réveillent à la moindre tentation, sont plus nombreuses qu'on ne se l'imagine. Ce qui leur manque pour se découvrir et s'affermir, c'est l'occasion, le courant, l'atmosphère favorable. Qui n'a rencontré des esprits merveilleusement doués pour l'idéal, pour la curiosité littéraire, pour l'analyse et l'art, et en qui peu à peu se sont effacés ces premiers penchans ? Ils promettaient d'unir les plus solides qualités de l'âme aux dons de l'imagination et à l'amour des lettres. Les qualités ont grandi et brillé, mais l'imagination s'est trop tôt refermée, et cet amour des lettres, qui n'est autre chose que la plus délicate vertu de l'esprit, a fait place à d'autres préoccupations et à d'autres affections qu'ils ne devaient pas exclure, mais embellir.

Cette charmante surprise et ce ravissement, vous est-il survenu de rencontrer, par hasard, de découvrir tout à coup, au lieu d'un indifférent, un esprit sympathique, attrayant, original, une âme s'ouvrant d'elle-même au regard et toute remplie de jeunesse, de poésie, de sentiments profonds, de pensées délicates, ardentes et fines, d'horizons nouveaux ? Vous vous êtes penché sur toutes ces fleurs dont quelques unes étaient inconnues et natives, dont la plupart avait un parfum doux et puissant, et comme longtemps concentré au sein de la fleur.

Vous vous êtes dit : voilà un poète, et vous vous êtes librement abandonné au plaisir de parcourir en tous sens cette imagination poétique, d'en connaître le plus possible les secrets détours et les mystérieuses retraites. Puis, un sentiment mélancolique vous a saisi :—Que va devenir, avez-vous pensé, cette âme délicate et profonde, cet esprit ardent et fier, ces penchans d'élite, ces prédilections élevées, idéales, au milieu des routes que je sais, au milieu d'une vie pavée de prose ? Tout cela survivra-t-il aux désillusions, aux réalités banales, au silence, à l'abandon, à la souffrance ? Retrouvera-t-on plus tard, au fond de ce cœur, sous la surface calme et résignée, quelques-unes des fleurs, quelques-uns des sentiments qui s'épanouissent maintenant partout ? sera-ce le sommeil ou la mort qui descendra là ?

C'est souvent la mort, quelquefois le sommeil et même comme un demi-sommeil qui s'étend sur cette première floraison de l'âme, sur ce premier matin de la vie. Ceux qui résistent tout-à-fait, qu'aucun vent ne courbe et dont la pensée reste debout après la déroute des illusions et la chute des espérances, sont des excep-

tions. Ce ne sont pas toujours les plus fortes épreuves, les plus rudes tourmentes, qui font les plus grandes ruines. Il fleurit parfois des imaginations charmantes au milieu de tout ce qui semblerait devoir les briser et les faner sans retour.

Mais, à côté de ces natures exceptionnelles, trouvant en elles-mêmes les sources d'une intarissable jeunesse, faites pour les répandre autour d'elles, il y a les imaginations simplement éprises des lettres, curieuses, s'intéressant aux jeux de l'esprit, à la pensée.

Si j'en juge par l'accueil qu'a reçu l'*Echo*, si j'en juge par l'indulgence excessive qu'on a témoignée à cette chronique, il y a en ce moment, dans la société de Montréal, un très-vif penchant pour les distractions littéraires. Le temps pourrait bien venir où le Feuilleton et le Fait Divers littéraire prendront, dans la conversation, une modeste place à côté des cancons, des petites nouvelles, des commentaires sur la mode, des conjectures sur les mariages à faire et sur les testaments probables.

La scène suivante, qui se passait trois fois par semaine il y a quelques années, qui est encore possible aujourd'hui, ne le sera plus bientôt :

CHEZ L'ABONNÉ.

[Il est 8 heures du matin. On entend un violent coup de sonnette. Réveil général.]

Madame ***.—Quel est ce vacarme ? Est-ce un Pompier qui casse la sonnette ?

L'abonné.—Ce n'est rien ; c'est le journal.

Madame ***.—Ton journal devrait être moins prompt à nous réveiller le matin et plus lent à nous endormir le soir. Je suis certaine que, malgré tout le bruit qu'il fait en entrant, il ne nous apporte pas une nouvelle. Qui est-ce qui est mort, hier ?

L'abonné.—Personne.

Madame.—Ce n'est pas possible. Il doit y avoir quelqu'un de mort ; dans cette saison-ci, on meurt plus que ne veut bien le dire ton journal. Y a-t-il au moins un mariage ?

L'abonné.—Oui ; M. X. a épousé Mlle Y.

Madame.—Je ne connais pas ces gens là. Les connais-tu, toi ? Je suis certain que le Rédacteur lui-même ne les connaît pas. C'est inutile de publier les mariages de gens qu'eux seuls connaissent.

L'abonné.—Tiens ! il paraît qu'un ouvrier s'est cassé la jambe dans la rue Notre-Dame, hier, à trois heures, en tombant de sa voiture.

Madame.—C'est faux. Je me suis promené dans la rue Notre-Dame de 2½ heures à 4 heures, et je n'ai vu personne se casser les jambes. C'est un accident inventé, on n'en raconte jamais d'autres dans ton journal. À part cela, il n'y a rien, je suppose.

L'abonné.—Oui, oui. Il y a un article sur le Grand Tronc, puis un roman, intitulé : *Rosalie*.

Madame.—Je ne puis pas lire un roman dont l'héroïne s'appelle Rosalie. C'est un nom que je déteste, et puis, tu sais que la petite L. s'appelle Rosalie, cela me suffit. Ensuite.

L'abonné.—Il y a des nouvelles d'Europe...

Madame.—Commu. Eh, bien ! tu conviendras que payer \$1 par année pour lire un journal, qui, de ton aveu même, ne publie que des articles sur le Grand-Trône et des nouvelles d'Europe, c'est se faire voler. Il faut que tu le renvoies.

L'abonné.—Tu es injuste. Je connais le Rédacteur, c'est un bon garçon, qui fait tout son possible pour raconter un grand nombre d'accidents, de mariages, de nouvelles. S'il savait qu'on trouve qu'il ne publie pas assez de Faits Divers, il serait homme à immoler un de ses lecteurs pour donner des émotions aux autres.....

J'ai appris un bien joli trait de maître de poste, à propos de journaux. Je reçois, ces jours derniers, la visite d'un de mes abonnés; je le reçois avec le respect que l'on doit à un homme qui nous lit sans se plaindre. Sa première parole m'atterre :

—Je ne puis plus recevoir votre journal.

—Il me semble pourtant, lui dis-je en rougissant, que l'abonnement n'est pas cher, et que les articles en valent bien d'autres.

—Je ne dis pas non; mais depuis un an que je suis abonné, je n'ai reçu qu'un numéro. Le maître de poste dit qu'il ne le reçoit jamais; mais je viens d'apprendre qu'il donne mon journal à un de ses amis, qui le lui paie un écu par année !

Un de mes amis rencontre un Monsieur chauve qui laisse croître sa barbe :

—Pourquoi ne laisses-tu pas croître tes cheveux plutôt, lui dit-il.

M... Ch. était ministre, il envoie son domestique chez un pâtissier demander des gâteaux connus sous le nom de *Présidents*. Le domestique se trompe et demande : "S'il y avait des *représentants* à vendre ?" Or, il y avait dans ce moment-là trois représentants près du comptoir. Ils se retournèrent tous les trois.

M. N. avait été passer trois mois à Halifax; à cause de cela, il affectait l'accent *Parisien*; il grassoyait comme un indigène des Batignolles.

C'était dans une réunion d'ecclésiastiques. Quelqu'un prononce "un *marle*."

—Vous voulez dire un *merle*, reprend le Parisien d'Halifax.

Un instant après quelqu'un laisse échapper un *s* de trop.

—C'est un *merle*, dit Mgr. B., en se retournant du côté du Parisien d'Halifax.

Mon ami G. B. avait été invité à dîner. Le dîner était annoncé pour 6 heures; grâce à des accidents de cuisine, on ne se mit à table qu'à 9 heures.

—J'ai recommencé trois fois ma faim, me disait G. B. en me racontant cette cruelle attente de trois heures, ce supplice de Tantale par invitation.

H. F.

Légende d'une Cloche.

La mission sauvage du Sault St. Louis, connue sous le nom de Caughnawaga, est située, au sud du St. Laurent, en face du village de Lachine, à 4 lieues de Montréal.

Aujourd'hui, dit monsieur J. J. Ampère, de l'Académie française, dans son voyage en Amérique, il n'est pas facile de rencontrer des sauvages établis chez eux, et non mêlés avec les blancs, à moins d'aller au delà de l'Orégon, ou au delà du Missisipi, vers la chaîne des Montagnes Rocheuses. Un village Iroquois est donc une bonne fortune pour un voyageur, même quand, comme celui de Caughnawaga, il est chrétien. Le costume des hommes est assez semblable au vêtement des paysans canadiens, mais celui des femmes est mieux conservé; elles parlent leur langue, et même en général ne parlent pas français. Si j'ai eu le chagrin, en entrant dans le village, de surprendre les descendants du peuple le plus puissant, et le plus redoutable de ces contrées, jouant au bouchon, en revanche, j'ai eu le plaisir d'acheter des mocassins à des iroquoises qui ne pouvaient me parler que par interprète, et de voir une d'elles porter son enfant qu'elle tenait verticalement, ainsi qu'eut pu faire la belle Céluta. L'iroquois est un langage fort doux, et qui produit sur l'oreille à peu près la même impression que le grec moderne.

Avant d'écouter le récit de la légende recueillie dans les chroniques de cette mission, on ne refusera pas, je pense, de connaître la signification du mot de Caughnawaga, qui est le nom officiel de cette bourgade. Voici ce qu'en dit un des missionnaires de ces Iroquois Agnés si féroces et si terribles autrefois, et devenus maintenant, si paisibles et si peu redoutables.

Le mot Caughnawaga, qu'un américain, faiseur d'almahachs, traduit par les mots : *sauvages qui aiment la prière*, n'est autre que le mot iroquois *Kanawake*, anglicisé; or, le mot Kanawake nous dit simplement *là où il y a un rapide*, venant du mot *Ohnawa*, rapide, et de la particule finale *ke*, à.

La légende qui suit nous ayant été racontée par un ami, nous l'avons trouvée charmante, et nous avons pensé que les lecteurs de *l'Echo* y rencontreraient le même attrait. Les souvenirs historiques qu'elle rappelle nous ont paru devoir les intéresser, autant que le charme que le gai légendaire a su y mettre, devra les y attacher.

C'est donc avec bonheur que nous avons obtenu pour eux, le manuscrit qu'un ami conserve en sa possession, et que nous leur offrons aujourd'hui tel qu'il fut rédigé en 1837.

“Le Père Nicolas ayant rassemblé un nombre considérable d'indiens, qu'il avait réussi à convertir, les établit dans un village appelé Sault St. Louis, sur les rives du St. Laurent. La situation de ce village est une des plus magnifiques que présentent les bords de cette noble rivière, et le village est en ce moment le plus pittoresque du pays. L'église s'élève sur une langue de terre, qui s'avance dans le fleuve, et son clocher jette des reflets, dont n'ont aucune idée ceux qui n'ont point vu le contraste des clochers de ferblanc du Canada, frappés par les rayons du soleil, avec ses forêts noires et épaisses. Cette petite église est célèbre par la Légende de sa cloche.

“Lorsqu'elle fut construite, et le clocher achevé, le Père Nicolas, dans un de ses sermons, expliqua à ses humbles ouailles, qu'une cloche était aussi nécessaire à un clocher, qu'un prêtre à une église, et les exhorta à amasser des fourrures en assez grande quantité, pour le mettre à même d'en faire venir une de France. Les indiens mirent une ardeur inconcevable à remplir ce devoir religieux; des ballots de peaux diverses, furent promptement formés et expédiés au Havre-de-grâce, où bientôt, le digne ecclésiastique apprit que la cloche avait été achetée et mise à bord du *Grand Monarque*, qui se rendait à Québec.

“Il arriva que ceci se passait pendant une de ces guerres que les anglais et les français avaient l'habitude de se faire si fréquemment, et en conséquence le *Grand Monarque* n'atteignit jamais sa destination. Il fut pris par un croiseur de la nouvelle Angleterre, et conduit à Salem, où le navire avec sa charge, fut condamné comme prise, et vendu au profit de ceux qui s'en étaient emparés.

“La cloche fut achetée par la ville de Deerfield, sur la rivière Connecticut, où l'on venait de bâtir une église, laquelle était desservie, par le grand prédicateur, le Rév. John Williams. On parvint avec beaucoup de peine, à la conduire dans le village, et à la placer convenablement dans le clocher.

“Lorsque le Père Nicolas, reçut la nouvelle de ce malheur, il assembla les Indiens, leur conta la malheureuse situation où se trouvait la cloche, retenue en purgatoire, entre des mains hérétiques, et leur fit observer combien il serait louable d'aller l'en arracher. Cette prédication, était, dans son genre, aussi pleine d'inspiration et d'entraînement, que celle de l'Ermite Pierre. Les Indiens déplorèrent ensemble le malheur de leur cloche, qui n'avait pas encore été baptisée. Ils n'avaient aucune idée bien claire de la cloche en elle-même, mais ils savaient que le Père Nicolas, prêchait et disait la messe dans l'Église, et ils pensaient que c'était pour quelque usage analogue dans le clocher. Leur activité pour la chasse fut à l'instant suspendue; ils s'assirent, par groupe, sur les bords du fleuve, pour parler du malheur survenu à leur cloche, et quelques uns se promenaient seuls, rêvant aux moyens de la délivrer. Les femmes qui avaient appris que la voix de la cloche serait entendue plus loin que le fracas des rapides, et quelle était plus harmonieuse que celles des chœurs, se promenaient la nuit en silence, et abattues. Tous étaient mélancoliques et enflammés d'un saint entousiasme, plusieurs jeûnèrent

et se soumièrent à de rudes pénitences, pour obtenir la délivrance de la cloche, ou l'adoucessement de ses souffrances.

“Enfin le jour de la délivrance approcha. Le Marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada, résolut d'envoyer une expédition, contre les colonies Britanniques de Massachusetts et New-Hampshire. Le commandement fut donné au major Hertel, de Rouville, et un des prêtres du collège des Jésuites, à Québec, informa le Père Nicolas, par un pieux voyageur, de l'exécution projetée. Les Indiens furent immédiatement rassemblés dans l'Église, le voyageur fut exposé dans le milieu de la congrégation, et le Père Nicolas, dans un discours solennel, le proposa à la vénération des Indiens, comme un messager d'heureuses nouvelles. Il leur fit part ensuite des préparatifs de guerre qui se faisaient à Québec, et les pressa de se joindre à l'expédition. A la fin du discours, tout l'auditoire se leva, poussant le cri de guerre. Les Indiens se retirant tous ensemble chez eux, commencèrent à se peindre, avec leurs plus terribles couleurs de bataille, et comme s'ils eussent été animés d'un même dessein, ils se décidèrent à se joindre à l'expédition.

“C'était au cœur de l'hiver, lorsqu'ils partirent pour se joindre à l'armée de M. de Rouville, au fort de Chambly. Le Père Nicolas marchait à leur tête, avec un grand pavillon surmonté d'une croix, et comme ils partaient, leurs femmes et leurs enfants, en imitation des femmes qui animaient le départ des croisés, commandés par Godfroi de Bouillon, chantèrent une hymne sacrée, que le Père Nicolas leur avait enseignée pour l'occasion.

“Ils arrivèrent à Chambly, après une journée de fatigue incroyable, au moment où les soldats français montaient dans leurs traînes, pour se rendre au lac Champlain. Les Indiens suivirent la trace des traînes, avec cette persévérance naturelle à leur caractère. Le Père Nicolas, pour être mieux en état de remplir son devoir, lorsqu'il en serait besoin, monta en voiture avec M. de Rouville. En cet ordre et de cette manière, les Indiens, restés loin derrière, suivirent en silence, jusqu'à ce que toute l'armée, s'étant donné rendez-vous sur les bords du Lac Champlain, qui était gelé alors, fut réunie, et comme il n'y avait guères de neige sur la glace, on choisit cette route pour l'armée. L'imagination échauffée par l'idée de la malheureuse captivité de leur cloche, les Indiens n'avaient qu'une seule pensée pendant cette pénible route. Nul symptôme de regret, de fatigue ou de crainte, n'altéra la fermeté de leur constance.

“Ils virent avec une égale indifférence, d'un côté l'interminable ligne de forêts, tantôt noires, tantôt blanches, qui bordaient la route, de l'autre l'aride et froid désert de neige et de glace que le lac présentait aux regards. Les soldats Français souffrirent bientôt horriblement de la fatigue et du froid dans cette neige épaisse: ils contemplèrent avec admiration et envie, la légèreté avec laquelle les Indiens, chaussés de leurs raquettes, semblaient glisser sur cette surface mouvante. La patience des prosélytes du Père Nicolas, et l'irritabilité des Français offraient le contraste le plus frappant.

“Lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où s'élève maintenant la belle et vivante cité de Burlington, l'ordre fut donné de faire une halte générale, afin de faire les préparatifs nécessaires, pour pénétrer dans les forêts, qui séparaient l'armée des parties habitées de Massachusetts. En quittant le poste, M. de Rouville laissa le Père Nicolas pour conduire sa propre division, et partit lui-même à la tête

de la sienne une boussole à la main, se dirigeant sur Deerfield. Rien de ce que les troupes avaient souffert jusque-là ne pouvait se comparer aux fatigues de cette marche. Jour par jour, les Français avançaient avec une bravoure infatigable; mais ils parlaient beaucoup; la dureté de leurs voyages et les obstacles continuels, qu'ils rencontraient dans les bois provoquaient leurs malédictions, et excitaient chez eux des gestes furieux. La conduite des Indiens était tout-à-fait différente: animés par un saint zèle, leur taciturnité continue avait quelque chose de grand, de sublime même, dans sa sévérité. Aucun murmure ne leur échappait, et leur habitude de voyager dans les bois, leur faisait éviter bien des inconvénients, qui attiraient des litanies de jurons de leurs compagnons de voyage, non moins francs, mais plus bruyant qu'eux.

« Longtemps avant que l'expédition fut arrivée à sa destination, le Père Nicolas tomba malade par suite de sa croisade; la fatigue de traverser les forêts avait déchiré ses pieds, et le mouvement des branches et des broussailles, par suite de son inattention en suivant de trop près ses compagnons, avait affecté gravement et même écorché ses joues. Cependant, il sentait qu'il était envoyé dans une expédition sainte, il se rappela le martyre des saints, et les persécutions endurées par une foule de Pères, et il songea à la gloire qui lui reviendrait dans tous les âges, s'il pouvait délier la cloche.

« Dans la soirée du 20 Février 1701, l'expédition arriva à deux mille de Deerfield, sans avoir été découverte. M. de Rouville ordonna à ses hommes de s'arrêter, de se reposer et de se rafraîchir jusqu'à minuit; et à cette heure il ordonna d'attaquer le village. La surface de neige était gelée et craquait sous leurs pas. M. de Rouville, avec une remarquable sagacité, pour tromper la garnison anglaise, donna ordre qu'en allant à l'assaut, ses troupes fissent de fréquentes pauses, puis reprissent par instants leur course rapide du côté de la place. Par cette ingénieuse précaution, les sentinelles de la ville crurent que les bruits qu'elles entendaient, provenaient du souffle irrégulier du vent qui agitait les branches chargées de glace dans les forêts; mais l'alarme fut enfin donnée, et un terrible combat s'engagea dans les rues. Les Français se battirent avec leur valeur ordinaire, et les Indiens avec la vaillance qui les caractérise. La garnison fut dispersée, la ville prise et les bâtisses brûlées.

« Au point du jour, tous les Indiens, quoiqu'extrêmement épuisés par les fatigues de la nuit, se rendirent en corps auprès du Père Nicolas, et le prièrent de les conduire vers la cloche, afin qu'ils pussent lui offrir leurs hommages, et faire preuve de leur vénération pour elle. Le Père Nicolas fut grandement déconcerté à cette demande. M. de Rouville avec plusieurs Français qui étaient présents en rirent de la manière la plus immodérée. Mais le bon Père ne se découragea pas entièrement. Comme les Indiens n'avaient jamais entendu de cloche avant ce temps là, il obtint de M. de Rouville qu'un soldat allât la faire sonner. Le son de la cloche, dans le silence d'une froide matinée et au milieu du calme des bois, s'éleva bruyant et sonore. Ce fut pour les oreilles des simples Indiens la voix d'un oracle. Ils tremblèrent et furent remplis d'étonnement et de crainte. La cloche fut enlevée du clocher, et attachée à une poutre, avec une barre de traverse à chaque bout, de façon que huit hommes fussent en état de la porter. De

cette manière, les Indiens partirent avec elle pour leurs foyers, se glorifiant de l'organe miraculeux. Mais ils s'aperçurent bientôt, que c'était un trop lourd fardeau, pour les chemins inégaux qu'ils avaient à parcourir, et en conséquence, dès qu'ils atteignirent leur point de départ sur le rivage du lac Champlain, ils l'enterrèrent avec mille bénédictions du Père Nicolas, jusqu'au jour où ils pourraient venir la chercher avec des moyens convenables.

« Aussitôt que la glace eut disparu, le Père Nicolas les rassembla de nouveau dans l'Église, et s'étant procuré une paire de bœufs, ils partirent pour aller quérir la cloche. Pendant l'intervalle, toutes les femmes et les enfants des Indiens avaient été informés des pouvoirs et des qualités merveilleuses de la cloche, et attendaient son arrivée comme un des plus grands événements qui eussent jamais marqué le cours des siècles. Ils ne se trompaient pas dans leur attente; un soir qu'ils parlaient ensemble sur ce sujet, un son éclatant se fit entendre dans le bois, le son s'approchait et prenait d'instants en instants une nouvelle force. Tout le monde écoute, s'étonne et enfin s'écrie: — c'est la cloche! c'était elle en effet. Dans ce moment, les bœufs environnés par les Indiens se montrèrent sortant du bois. La poutre était posée sur leurs épaules, et la cloche se balançant entre eux, faisait entendre au loin ses sons puissants. Sur le haut de la poutre, était placé un siège grossier dans lequel était assis le P. Nicolas, le plus triomphant des hommes, la tête ornée d'une guirlande de feuillage; les bœufs étaient couverts de guirlandes et de fleurs. Dans cette marche triomphale, au milieu du calme de cette soirée tranquille et belle, et tandis que le murmure du Sault, adouci par la distance, formait une contre-basse aux accords de la cloche, le cortège entra dans le village.»

Ici finit la légende.

Nous devons faire remarquer que le bon auteur de la légende a brodé un peu son sujet. La vérité historique nous force à reconnaître que le Père Nicolas n'a pas pu réunir lui-même les Sauvages à la mission du Sault St. Louis, parcequ'il était alors chez les Outaouais. La relation de 1671 dit que la mission de St. François Xavier-des-Prés, commençait depuis deux ans à être en état, ce qui fait remonter son établissement à 1669. De plus, la translation de la mission des Prés au Sault, qui avait déjà eu lieu en 1678, avait été dirigée par le Père Frémin. Monsieur Garneau dit dans son abrégé d'histoire du Canada que la bataille de Deerfield livrée par M. de Rouville ne fut gagnée qu'en 1703.

Nous n'oublierons pas non plus de noter que ces mêmes Iroquois dont parle le légendaire recevaient à Laprairie en 1675 Mgr. l'Evêque de Québec au son de la cloche. Le Père Chollec ajoute de plus dans une lettre écrite à son supérieur à Québec, qu'en 1677, à la mission de St. François-Xavier-du-Sault, où les Sauvages se conduisaient comme ils faisaient auparavant à la Prairie de la Magdeleine, on sonnait les offices religieux. D'ailleurs, le voisinage de Montréal, aurait dû faire connaître aux Sauvages le son des cloches, quand bien même ils n'en auraient pas eues eux-mêmes dans leur village. Sans doute que le récit en souffre mais il n'y a pas à balancer. Nous n'avons pas voulu toucher à la légende afin de lui conserver son originalité, mais nous avons cru devoir la faire suivre de cette explication. Quant à l'événement en lui-même, (la prise

de la cloche et sa conquête à Deerfield) la tradition locale en garantit l'authenticité. Nous terminons par dire que cette fameuse cloche du poids de 800 livres appelle encore aujourd'hui matin et soir les Sauvages à la prière. Elle a pour compagne, une autre plus grosse qui fut donnée aux Sauvages en 1830, par le roi d'Angleterre, à la demande du missionnaire.

PAUL LEMVRE.

ÉTUDE LITTÉRAIRE.

I.

Aujourd'hui que tout le monde sait lire ou à peu près, comme nous nous sommes permis de le dire l'autre jour, il serait parfaitement inutile de discuter si c'est là un progrès ou non, et de se livrer à des retours pleins de regrets sur les heureux temps d'autrefois. Notre voix, eût-elle d'ailleurs la douce éloquence de la lyre d'Orphée, ne les ferait point revenir, et puisque le siècle assez semblable à Eve, tient obstinément la vue attachée sur l'arbre de la science; puisque l'ignorance, cette heureuse ignorance de nos pères, est presque devenue un crime à l'heure qu'il est; puisque, bon gré mal gré, il nous faut suivre le mouvement précipité de cette époque qui se traduit et s'explique de mille manières, en bien ou en mal, dans ces livres innombrables où l'esprit humain s'est plû à entasser l'erreur et la vérité, le crime et la vertu, il est de la dernière importance que l'on sache au moins comment se guider au milieu de ces ténèbres épaisses et de ces clartés éblouissantes, et voilà pourquoi nous ne croyons pas nous être trompé en déclarant que la question actuelle la plus importante peut-être, celle dont la solution intéresse au plus haut point l'avenir des mœurs et des lumières du pays est de savoir ce que tout le monde lira, puisque tout le monde sait lire, et veut lire.

Ce n'est pas seulement ici qu'on se préoccupe de cette question que notre clergé si vigilant et si éclairé a déjà pour ainsi dire résolue efficacement en établissant de nombreuses bibliothèques, et en guidant partout le développement de notre littérature; en France elle est à l'ordre du jour, et des esprits sérieux demeurés fidèles aux traditions du grand siècle travaillent à conjurer les maux que prépare la diffusion des mauvais livres et des mauvaises lectures.

Parmi les mesures de salut qui n'échapperont pas à la sagacité des hommes d'état, au discernement des honnêtes gens, dit l'un d'eux, une des plus importantes, c'est sans contredit une refonte absolue de notre littérature. L'audace des méchants est le résultat logique de la timidité des bons, et les mauvais penchants de la nature humaine se développent d'autant plus que rien ne leur fait contrepoids. Si le mal est contagieux, le bien l'est aussi. Or, quelle contagion de bons exemples, de saines doctrines, de chastes délassements, devons-

nous à la presse littéraire en France, depuis quelques années? Comment hésiteront-on à reconnaître que des enseignements généralement propagés par le théâtre, les mauvais journaux et les mauvais romans, sortent évidemment les habitudes coupables, les raisonnements faux, les haines ardentes qui excitent les libertins, égarent les philosophes, et arment les factieux. Il faut donc, à tout prix créer à la presse, en France, un état meilleur et nouveau. Il faut procéder à un triage des œuvres de notre temps. Il faut pénétrer résolument dans ce milieu, le scalpel et le fer rouge à la main, couper les formations parasites, épurer et raviver par le feu les parties corrompues. Il ne s'agit pas de faire de la société la plus spirituelle et la plus vive du monde une société morne et silencieuse, de tuer la gaieté, d'emprisonner l'intelligence, de couper les ailes à l'imagination et au génie; mais le moment est venu de défendre absolument tout ce qui est illicite, de proscrire tout ce qui est dangereux, de condamner tout ce qui est un crime de lèse-nation: l'atteinte à la morale universelle est un de ces crimes qu'il n'est plus permis de tolérer au sein d'une nation chrétienne.

Un autre écrivain, critique éminent, ne met pas moins d'énergie à flétrir le roman moderne. Qui ne sait, dit-il, qu'il faut plus de talent, de temps et de travail, pour émouvoir et intéresser, en respectant les lois de la morale, les règles du bon sens, les prescriptions du goût, qu'en ne tenant nul compte de ces lois, de ces règles et de ces prescriptions, en travaillant uniquement pour frapper l'imagination, en sacrifiant toutes les considérations du beau, du vrai et du bien, à l'effet qu'on veut produire? Si l'on pouvait en douter, ne suffirait-il pas de jeter les yeux sur les romans qui paraissent, chaque matin, dans les journaux, pour voir combien l'expérience confirme ici la règle? La nécessité de produire vite et beaucoup, est donc une nécessité corruptrice pour les écrivains, et par conséquent corruptrice pour les lecteurs. L'on frappe fort, parce que le temps manque pour frapper juste; on remue et l'on émeut à tout prix, parce que l'on n'a pas le loisir d'étudier assez profondément pour faire naître ces nobles émotions, qui prennent leur source dans les régions les plus élevées et les plus pures de l'intelligence et du cœur. La concurrence que l'on rencontre dans ce genre est un nouveau stimulant, et l'émulation du mal, qui existe comme l'émulation du bien, achève de jeter les auteurs dans les conceptions les plus capables de corrompre la raison publique et les bonnes mœurs. C'est comme une de ces courses au clocher, où l'on s'excite l'un l'autre à franchir les clôtures et les haies; seulement les haies sont ici les règles de la morale, et les clôtures les bornes qui séparent le vrai du faux, et la bienséance du cynisme littéraire. A chaque nouvelle entreprise, le feuilleton-roman s'enhardit, à mesure que le lecteur s'aguerrit, et le niveau de

la moralité descend toujours. C'est ainsi que le niveau littéraire descend en même temps que le niveau moral, et que la langue française, défigurée dans ces compositions rapides, perd de plus en plus ces caractères de clarté, de précision, de netteté, d'élévation, de justesse et de convenance, qui en faisaient la langue de la raison humaine.

Nous n'avons point recours à ces autorités pour prétendre surtout condamner le roman d'une manière formelle et absolue. C'est un genre littéraire comme un autre et qui est même passablement ancien, puisqu'il remonte aux premiers jours de la littérature grecque, dans la personne d'un certain Antoine Diogène, qui sut acquérir une très-grande célébrité en chantant les amours de Diniace et de Decellès.

En France, nous voyons poindre le roman de chevalier vers le onzième siècle. A cette époque, qu'il nous plaît d'appeler barbare parce qu'elle l'était peut-être moins que la nôtre, le roman exerça la plus heureuse influence en allumant la foi et l'enthousiasme et en inspirant l'amour des grandes choses. Un prince même de l'Eglise, Turpin, archevêque de Reims, ne dédaigna pas d'en écrire un, et nous savons de bonne source que son œuvre fut une des plus remarquables de son temps. Par malheur, le roman ne sut pas se maintenir dans cette atmosphère de foi et de chevalerie. Il dégénéra peu à peu en tableaux de mœurs équivoques et finit par devenir une école de scandaleuse licence. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à suivre les phases diverses qu'il a subies, de siècle en siècle, depuis cette époque jusqu'à Mademoiselle de Scudery qui transformait les vieux héros de Rome en bergers bien bêtes filant le parfait amour aux pieds de leurs fades bergères, et George Sand, cette éclatante et triste personnification de la révolte orgueilleuse contre les lois de l'autorité et la conscience sociale, en passant, comme points intermédiaires, par le philosophe Jean Jacques Rousseau et Voltaire.

Il n'en est pas moins vrai, cependant, que la plupart des littératures revendiquent quelque chef-d'œuvre en ce genre; ce qui prouve surabondamment que cette forme littéraire peut-être bonne, et qu'elle vaut tout juste ce que vaut celui qui l'emploie. La France cite avec orgueil *Atala* et *René*, *Paul et Virginie*; l'Angleterre nous montre le vicair de *Wakefield* et les œuvres admirables de *Walter Scott*; l'Espagne est fière de *Cervantès* qu'elle laissa écrire *Don Quichotte* et presque mourir de faim; *Fenimore Cooper* est justement honoré sur ce continent; un romancier belge, *Henry Conscience* voit traduire, dans presque toutes les langues, ses œuvres aussi bien pensées que bien écrites; et nous-mêmes qui commençons à nous mêler hardiment au mouvement littéraire qui agite le monde ne pouvons-nous pas montrer *Charles Guérin*, œuvre simple et modeste, il est vrai, mais dont toutes

les mères peuvent au moins permettre la lecture à leurs filles, parce qu'elles ne reçoivent d'un bout à l'autre du livre que des peintures chastes et animées de nos mœurs si douces et si pures marquées au double coin du talent et de la vérité!

Certes, si tous les romans de nos jours ressemblaient à ces chefs-d'œuvre, ou du moins étaient aussi inoffensifs que *Charles Guérin*, nous n'aurions pas besoin de jeter le cri d'alarme. Mais, comme sur un millier de ces ouvrages, il y en a à peu près neuf cent quatre-vingt dix neuf qui n'y ressemblent pas du tout, et que de plus le commerce semble resserrer de jour en jour davantage les liens qui nous rattachent à la France, et faciliter ainsi l'entrée en notre pays de tous ces poisons littéraires, philosophiques, historiques, romantiques, etc., étiquetés, *Sand*, *Sue*, *About*, *Quinet*, *Michelet* et compagnie, nous avons cru devoir en signaler les dangers, en attendant que nous montrions, dans le prochain article, comment les mauvais livres ont préparé la révolution de 1789 et bouleversé l'Europe de fond en comble.

CHRONIQUE MUSICALE.

Montréal, 14 Février, 1862.

« *Cheval donné, on ne regarde pas à la bride* » — signifierait en style musical « *Services offerts ne souffrent point de critique.* » L'admission pure et simple de ce principe serait pourtant funeste à l'art musical en ce nouveau pays, où la plupart des artistes de concerts sont recrutés dans les rangs de la bonne volonté. Seulement, en égard à la bienveillance des amateurs, il convient d'adoucir le plus possible le ton de la critique, sans cependant taire les quelques légers défauts que nous avons pu remarquer dans l'exécution musicale de ces personnes, afin que s'en corrigeant, le goût musical tende sans cesse à se perfectionner; et ainsi l'art même occupera sous peu, en ce pays, le même rang élevé qu'il a atteint en France, en Allemagne et en Italie, contrées dont les populations ne possèdent certainement pas le goût musical à un plus haut degré que celles du Canada.

Or, premièrement, il y a *Concert et Concert...* Les premiers sont « petite affaire. » L'engagement des artistes, (tant braillards que gratteurs, souffleurs et tappeurs, dont la multitude est grande) est l'affaire de quelques instants... surtout depuis l'établissement des omnibus de ville! Les répétitions... Bah! on en fait la moitié d'une, tout en fumant sa pipe... puis, certaines copieuses libations afin de donner de la souplesse au gosier. Pour le reste, on compte sur le talent inconnu des artistes. Ensuite, force réclames et annonces... Figurez-vous le caractère du « *Herald*, » gros A.B.C. en bois, long de quinze pouces: — Grand Etalage de Soprano *Assoluta*: — Tenore *Robusto*: — Basso de *Primo Cartel*, — et autres

qualificatifs *fabricata assolutamente per la occasione*. Voilà l'affaire organisée.

Le soir du Concert arrivé, les portes s'ouvrent assez ponctuellement à l'heure indiquée. Vous êtes frappé des arrangements pris pour éviter toute foule ou confusion... sièges vides partout. A huit heures près, arrivent... sept cousines du second Ténor—(Gratis);—le papa et la belle mère de la Contr'alto, (pour rien!)—le grand frère et les cinq petites sœurs du pianiste (qui ne payent pas). Enfin, vient la presse, c'est-à-dire, les rédacteurs d'une quinzaine de journaux, avec quelques amis, pas plus d'une vingtaine (*complimentary*). Viennent en dernier lieu les dupes des effroyables affiches jaunes, ils abandonnent tout naïvement leur trente sous au contrôleur, à la porte, dans l'illusion qu'il vont assister à un Concert! Huit heures trois quarts, apparition de MM. les Artistes, en grande tenue (moins le petit Ténor moustaché qui se présente affublé d'une énorme cravate solférino).

Le concert commence, se continue et termine.

Sur les quatorze morceaux annoncés sur le programme on vous en a donné onze, retranchement qui ne fâche personne! Seulement, au lieu de vous traiter au grand air d'Ernani, on vous chante l'aimable "Petite fleur des bois;—" le violiniste ("Fidler" ne se traduit pas autrement en français) remplacé par une petite nouveauté, "Last rose of summer" par exemple, ce délicieux Concerto de Vieuxtemps, qui, seul de tous les morceaux si adroitement inscrits sur le programme, vous a entraîné à la dépense de votre trente sous. L'impressario, qui est toujours "a fine fellow," regrette d'avoir à informer l'auditoire que la Prima Donna Assoluta vient de tomber subitement malade... (ceci rappelle à tous mes lecteurs la nécessité de se conformer au Règlement de notre Excellente Corporation touchant la vaccine), elle ne paraîtra donc pas. Par complaisance, Signor *Blaguioni*, Tenore *Robusto* des Théâtres Francisco, Compaini et Dolly, etc. paraîtra,—il chantera même,—mais il a un rhume invétéré,—malheureusement encore, par suite d'une explosion de chaudière (d'autres pensent qu'il est question d'un *canard*) de locomotive, le célèbre Baryton Signor Coquin, n'a pu arriver à temps;—d'où il résulte "in toto," la susdite suppression des Nos. 2, 7, et 11 de votre programme.

Voilà, amis lecteurs, un concert comme il ne s'en annonce que trop souvent. Et certains journalistes de claquer—*fortissimo*. Ils ne vous parlent que de "chaleureux applaudissements," — "enthousiasmes frénétiques" et autres extravagances semblables.

Le beau moyen de cultiver le bon goût dans les arts! Fi! c'est cruel. C'est même passablement malhonnête. Si vous n'entendez rien en musique, ne vous mêlez pas plus de complimenter que de blâmer. N'allez pas donner à entendre à mon ami Crève-cœur, qui fausse comme

quatre, qu'il chante à ravir. Et la pitoyable galanterie de laisser supposer à Madlle. Tout-en-soupirs qu'elle enchante, lorsqu'elle vous débite à trois temps—un cinquième, ce que l'auteur a écrit à quatre.

De temps à autre, cependant, mais toujours *variante in gurgite vasto* des soirées amusantes, littéraires, charitables et musicales, on vous annonce un concert,—mais un concert consciencieux—qui, en un mot, a quelques prétentions à ce titre. Ceci n'assure pas la perfection artistique si vous voulez, mais du moins, ceux qui se chargent de ces concerts emploient pendant longtemps tous leurs efforts pour atteindre ce résultat. Ce qui s'exécute en public, pendant quelques instants rapides, est le fruit de bien des veilles et de bien des fatigues. Le nombre de chœurs et de morceaux concertants donne généralement la juste mesure de ce travail. Puis, calculez le nombre de *croches* et de *soupirs* qu'ont coûté tant de copies de tant de morceaux pour tant de chanteurs!

Enfin, après que le programme vous a été rendu aussi fidèlement que possible, vous vous retirez de la salle regrettant d'avoir si peu exercé votre charité—puisque vous avez retrouvé, dans cette soirée agréable l'ample équivalent de votre prix d'entrée.

Il résulte de ce que nous avons dit sur ce qui est concert et sur ce qui ne l'est guères—que le public doit distinguer entre un concert qui mérite de sa part un généreux encouragement et un autre qui n'en mérite que peu ou point.

Inutile, pour le moment, de vous citer un exemple de cet abus, à la fois, de la bonne volonté du public et du mot *concert*: mais comme illustration de notre idée d'une soirée musicale *telle qu'elle doit être*, nous n'avons qu'à citer de nouveau la délicieuse exécution du "Desert." Et pourtant le public qui a paru tant goûter cette charmante soirée, ne se forme aucune idée du trouble et des fatigues qu'a coûtés à son habile directeur, l'organisation de ce concert.

Nous devons ajouter que les concerts de la société Oratorio en général participent aussi à ce caractère pratique. Et la dernière séance musicale de la société "Quartette Allemand" a pleinement justifié, par son succès, ses droits à s'annoncer sous le titre si souvent déplacé de "Grand concert."

Il vient de nous tomber sous la main le programme d'un autre *grand concert* qui doit avoir lieu au Cabinet de Lecture Paroissial, mardi, le 18 courant. Ce programme annonce beaucoup. Il ne promet rien de moins que la célèbre "Cantate" de Sabatier (1^e partie), le délicieux chœur du Fantôme de l'Opéra de la Somnambule, le Quintette du Crociato de Meyerbeer, plusieurs chants montagnards et autres,—enfin quatre morceaux pour piano,—à deux, quatre et huit mains, et que doivent exécuter MM. G. Smith, M. Saucier et autres.

La partie vocale sera rendue par les quarante membres (Dames et Messieurs) du chœur de l'église St. Jacques, dirigés par M. A. J. Boucher, directeur de la ci-devant société Ste. Cécile. Le produit de ce concert doit être versé entre les mains du Révd. Messire H. Lenoir, pour une œuvre de charité et de patriotisme, aux avantages de laquelle le public ne tardera pas à participer. Il nous semble que le but de ce concert, le talent reconnu de la plupart de ceux qui y concourent, le choix général des morceaux du programme, et particulièrement, l'exécution pour la première et probablement, seule fois, en cette cité de la cantate du Prince de Galles, (qui ont—Prince et Cantate—laissé tant d'agréables souvenirs de leur passage)—le tout, n'oublions rien, pour trente sous—sont autant de puissants motifs pour engager tout ce que Montréal possède de talent musical à se rendre mardi prochain au Cabinet de Lecture. Nous savons de source certaine, que le concert du 18 a été très consciencieusement préparé. Et on nous permet d'assurer le public qu'il se trouvera, cette fois, parfaitement à l'aise au Cabinet, tant sous le rapport de la température que sous celui du confort.

Espérons que la partie musicale sera également satisfaisante.

Nous remarquons aussi l'annonce d'un grand concert que doit donner M. T. Ducharme, le 20 de ce mois. Les Montagnards Canadiens devront faire leur première apparition à ce concert.

On nous apprend encore que notre ami, M. G. Smith, qui a si souvent généreusement pensé aux autres, doit enfin songer à son propre compte. C'est-à-dire qu'il se propose d'organiser pour les fêtes de Pâques, avec le concours que tous les artistes et amateurs de la ville ne seront que trop heureux de lui accorder,—une charmante soirée musicale, qui couronnera dignement la saison des concerts.

Ayant exprimé notre pensée sur les différentes sortes de concerts qui réclament assez fréquemment l'encouragement des amateurs de notre bonne ville, nous nous permettrons de hasarder un petit mot sur ce que nous avons vu et entendu depuis notre dernière chronique.

L'organisation de deux ou trois soirées récentes nous a paru fort défectueuse. Sans doute on en attribuera la faute à M. Personne ! Mais malheur à l'individu maladroit s'il se fait prendre. Nous recommandons à la Dame qui a reçu sa bougie, lors de la dernière illumination tardive au Cabinet—de lui allonger quelque peu l'appareil auditif.

De la soirée musico-littéraire de M. Paul Stevens, nous n'osons pas parler. Nous craignons que nos aimables lectrices et nos lecteurs ne soient point encore préparés à recevoir, en véritable esprit de repentir, le reproche que leur indifférence en cette occasion ne leur a pourtant que trop mérité. Il faut cependant le dire.

Honte ! pour cette fois au public Canadien. Vous eût-on promis une Polka au son du violon infatigable du bonhomme Richard, ou quelque représentation de théâtre, ou bien encore l'escrime à la baïonnette des Zou-Zou—quelle foule aurions nous eu. Mais voici qu'un homme généreux, qui a droit à tant de titres à la sympathie du public qui a si souvent profité de ses services obligeants,—vous invite à une délicieuse séance, propre à charmer l'esprit et à satisfaire le goût musical—et vous, qui vous piquez pourtant si fort d'avoir aussi de l'esprit,—d'être l'ami des arts,—vous ne jugez même pas à propos de vous déranger. Allons ça ne fait pas ! Du moins une prochaine fois (pourvu que M. Stevens s'expose encore une fois)—hâtez-vous de réparer une négligence qui irait à prouver le peu de cas que l'on fait en ce pays des lettres et des arts.

La partie musicale de la séance fut confiée à MM. G. Smith et F. A. Lavoie. Le public de cette ville, tant Anglais que Français, a trop souvent apprécié et applaudi au beau talent de M. Smith, pour qu'il nous soit nécessaire d'en faire ici un nouvel éloge. M. Smith touche toujours son instrument de la même manière ; c'est-à-dire parfaitement. Placez devant lui un piano, derrière lui un *tabouret*. Demandez-lui simplement (sans le *prier*) de jouer. Et chose singulière... (que nous prions instamment MM. les amateurs Pianistes et *Pianotistes* de noter)—il se rend tout bonnement à votre demande. La morale s'adresse à ceux qui sont toujours enrhumés,—qui se gèlent des doigts à la St. Pierre, qui ne se sentent jamais disposés à se rendre agréable)—qui sont si souvent affligés de maux de tête fort à propos. Heureusement chers amis, personne n'en croit un mot. Vous aimez à vous faire prier ; voilà tout.

Si Diérix ne se fut prononcé si fortement contre les compliments (même mérités) aux artistes—nous dirions à M. Lavoie que sa voie est charmante. Mais par respect pour le *veto* nous n'en dirons rien. Seulement... nous avons *entendu dire*, de tous côtés, que c'était délicieux. Voilà pour le dessert. Venons maintenant aux *bitters*. Chanter juste ou faux,—dit-on, n'est pas du domaine de l'artiste. Cœcilius diffère de l'avis de M. On sur ce point, et croit savoir, par une fréquente expérience—qu'avec une attention minutieuse—une personne qui a la voie *naturellement* fautive, parvient à se corriger et à chanter juste. C'est une remarque que nous faisons en général. Elle a peu d'application dans le cas de M. Lavoie.

Quant à la mesure, c'est une autre affaire—chacun est maître de l'observer ou de s'en passer. Dans ce dernier cas cependant il faut également renoncer au titre de musicien—ça n'est certainement pas ce à quoi M. Lavoie songe. Possédant un si bel organe et un bon goût musical si prononcé, il faut aller un pas plus loin, et rendre en public surtout avec précision de me-

sure, en n'observant que la latitude indiquée par l'auteur,—les charmantes compositions de Mercier et de Luigi Bordèse. M. Lavoie nous comprend sans doute, —et nous serons surpris si la prochaine fois que nous aurons le plaisir d'entendre ce Monsieur, nous le trouvons corrigé de la seule imperfection qui jusqu'à présent a nuï à sa charmante voix.

Il paraît que les amateurs de notre espèce sont écrivains aussi, puisque rendus où toutes les convenances du bon sens nous imposent un Point d'orgue—nous nous apercevons que nous n'avons fait qu'effleurer le sujet que nous nous étions proposés de traiter. Espérons qu'à notre tour aussi nous nous amenderons—et pour le moment faisons la révérence en léguant à nos amis lecteurs... non le bâton d'orchestre du Père Mathurin ; mais les trois conseils utiles que voici.

1° Ne cherchez pas à paraître plus savant que votre maître ; vous ne réussirez généralement qu'à vous rendre ridicule :

2° Jouez toujours comme si vous étiez en présence d'un maître.

3° Les compositions à passages brillants vieillissent vite. La bravoure n'a de valeur que lorsqu'on la met au service des idées.

CÆCILIUS.

ESQUISSES MORALES.

LA DEVOTE.

Avez-vous jamais rencontré, dans les meilleures maisons de la ville, au milieu des respects unanimes, une sincère dévote, et savez-vous rien de plus charmant ? Elle a la Foi, elle a l'Espérance, elle a la Charité pour ses chastes et fidèles compagnes. Elle marche au bruit de mille bénédictions ; elle-même, elle est une espérance, elle est une consolation. La *dévoté*, aujourd'hui, porte un titre honoré de tout le monde. Aux temps anciens quand régnait Tartufe, La Bruyère lui-même, en parlant de la *dévoté*, était obligé d'ajouter : la *fausse dévoté*. Aujourd'hui, qui dit la dévote dit la vraie et sincère chrétienne, et dans tout l'orgueil de sa croyance. Aujourd'hui, le *faux dévot* est connu, honni, méprisé, et chacun sait le tarif de lady Tartufe.

La dévote est un être heureux, une créature choisie ; elle est née en quelqu'une de ces correctes maisons du vieux faubourg, toutes remplies de l'honnête et calme parfum des temps passés. L'enfant docte, docile et tendrement élevée, a grandi sous le giron sage et soyeux de sa vieille grand'mère. Aussi, de bonne heure la jeune fille est devenue une personne sérieuse : elle n'a rencontré sous ses pas enfantins ni le mensonge ni la flatterie : autour d'elle chacun était grave.

Dans une famille ainsi faite, chacun apporte, comme

en son centre commun, les dons les plus rares de son esprit, les qualités les plus précieuses de son cœur.

Dans ces maisons, si bien posées sous le ciel, où chaque heure de la vie a son emploi, où tout le monde, depuis le maître jusqu'au dernier domestique, est à son devoir, où le temps est regardé comme le plus rare des capitaux, car il appartient au travail ou à la prière, il arrive d'ordinaire que toutes les choses humaines réussissent. Rien n'est plus simple ; la dévote n'est pas troublée par les bruits du dehors ; elle n'est pas arrêtée en son chemin par les passions mauvaises ; chaque jour apporte avec soi un progrès dont sa maison profite ; il arrive donc que la fortune, les alliances, les dignités, le respect et la considération générale viennent frapper à cette porte fermée à l'oisiveté, à la révolte, aux vains plaisirs, aux dissipations mensongères, aux fêtes de tout le monde.

Ainsi a grandi la petite *dévoté* ; les premières notions de l'Évangile lui sont arrivées naturellement, sans même qu'on les lui ait enseignées.

Elle épouse ordinairement un homme grave, et ne s'informe guère des premières années de ce jeune homme. elle le prend tel qu'il est à cette heure.—Les fautes passées, elle les pardonne, car elle est indulgente, ou bien elle les ignore, car le mal n'arrive pas jusqu'à elle.

La voilà donc mariée, entrant dans le monde et le contemplant sans reproche et sans peur. Qui la pourrait étonner, cette enfant, accoutumée aux plus admirables histoires ? Elle a fermé les yeux de sa vieille grand'mère. Elle a composé sa maison des serviteurs qui ont élevé son enfance ; elle est devenue mère à son tour ; elle est une mère tendre et sérieuse.

Au dedans et au dehors de la maison, son autorité augmente chaque jour. D'abord, on en avait eu peur. On commence déjà à l'aimer. On a découvert sous cette austérité, sous cette réserve, une âme aimante, un cœur tendre et compatissant, une grande simplicité, une gaieté doucement épanouie. Cette jeunesse, si froide quand il s'agit de bagatelles, est toute de feu pour une bonne œuvre. On lui parle d'une mode nouvelle, d'un chapeau fraîchement découvert, elle écoute à peine ; dites-lui le nom d'un malheureux qui souffre, aussitôt elle se lève et dit : "Allons." Son joug est léger à tous ceux qui l'entourent ; elle conseille ; elle reprend doucement ; sa remontrance même a tout le charme d'une louange ; elle sait, dans ses moindres détails, toute la tâche qui lui revient ici-bas. S'il est encore quelques femmes qui disent en parlant d'elle : "C'est une bégueule ;" ses domestiques et les pauvres disent : "C'est un ange," et... elle n'entend ni ceux-ci ni ceux-là.

Voulez-vous savoir sa vie ? Rien n'est plus simple ; mais pour la savoir telle qu'elle est, il la faut comparer à l'existence des autres femmes, aux existences les plus brillantes et les plus enviées, sinon la vie de notre dévote ressemblerait à la vie de tout le monde, tant cela est

simple et facile à comprendre. Pendant que la femme à la mode, celle dont l'esprit, la grâce et le goût remplissent tous les salons, est encore plongée dans le sommeil du matin, déjà *la dévote* est à l'œuvre ! Elle s'est réveillée de bonne heure, et son jeune visage, que les veilles n'ont pas altéré, n'a pas eu besoin de grands apprêts.

Done, la voilà déjà vêtue, et l'on peut me dire que, si les femmes ordinaires ont devant elle dix ans de jeunesse, celle-là, grâce à sa vie simple et réglée, en a trente pour le moins. Son habit est de bon goût, d'une éclatante propreté, d'une grâce un peu méthodique, mais charmante. Toute dévote qu'elle est, l'aimable femme est restée ce que Dieu l'a faite, une jeune et belle personne ; si elle ne permet pas qu'on lui dise à chaque instant : " Vous êtes belle ! " elle a en elle-même le secret, ou, pour mieux dire, l'instinct de sa beauté, et elle en prend soin comme il faut prendre soin toujours des dons les plus précieux du Créateur.

Pendant que la femme du monde est encore à sa première ou même à sa seconde toilette, se répétant tout bas les sots et faciles triomphes de la veille, la nôtre a embrassé ses enfants, elle a encouragé son mari, dont elle est le conseil. Elle a examiné sous toutes ses faces une affaire importante ; elle a le coup d'œil juste, l'esprit droit, et tout cela parce qu'elle a le cœur honnête. Point d'oisiveté dans cette maison : la journée est employée entièrement, et ce serait un crime d'en perdre une heure.

Cependant, on a introduit chez notre dévote le fermier de sa ferme, le maçon qui a réparé sa maison, le professeur de son enfant, et, dans ces entretiens utiles, elle protège le présent, elle défend l'avenir. Quand elle est seule, si l'envie lui prend de lire un livre, ne pensez pas qu'elle envoie chercher au cabinet de lecture le plus voisin quelques-uns de ces abominables chiffons de papier tout souillés d'ordures, tous remplis de choses immondes dans la page et sur les bords. Il n'y a guère que les dames du grand monde qui fassent usage de ces sortes de divertissements affreux, qu'elles partagent sans façon avec les laquais, les grisettes et les femmes de chambre de leur quartier.

La femme sensée, qui sait le prix du temps et la valeur de la vie, laisse aux femmes à la mode ces tristes lectures dans ces dégoûtants volumes ; elle leur abandonne volontiers ces affreux romans de tapage et de dommage, écrits en si vile prose, ce vagabondage de l'esprit, ce délire des sens ; elle a quelque chose de mieux à lire et à penser ; elle possède, au plus bel endroit de sa maison, d'honnêtes livres, bien imprimés sur du papier sec et sonore, bien reliés par quelque relieur des temps passés.

Mais qui dira jamais les petits bonheurs de la dévote ?

L'honnête femme a tous les plaisirs que donnent le calme et la paix, la vie libre, assurée et exempte de det-

tes. Sa marchande l'aborde avec respect, sa tailleurse ose à peine lui parler, tant elle comprend que cette femme est naturellement vêtue, et n'a pas besoin de son secours. Autour d'elle d'émotion est générale. Parait-elle quelque part, timide comme elle est, aussitôt tous les regards se portent sur cette aimable personne qui vient d'entrer ; la frivole conversation s'arrête pour savoir ce que cette femme va dire ! Les plus grandes coquettes, les plus effrénées, les petits-mâtres les plus avancés prennent leur part de la déférence commune. Et ne croyez pas que sa timidité soit lâche ! Au contraire, sa timidité est courageuse. C'est la dévote qui fit cette réponse à un beau monsieur, qui lui demandait, dans le convoi du chemin de fer, si la fumée du cigare l'incommodait : " Je ne sais pas, monsieur, lui dit-elle, car personne jusqu'à ce jour n'a été assez mal appris pour fumer devant moi. — Et le monsieur de rengainer, tout penaud, son cigare incivil et son extravagante question.

La dévote est une de ces femmes dont la seule présence impose aux plus hardis un respect involontaire. Elle parle, on écoute, et comme sa bienveillance est grande, comme elle est indulgente pour toutes les faiblesses qu'elle ignore la plupart du temps, on reste étonné, charmé de s'être plu si fort à une conservation simple et facile, qui se passe de la calomnie et même de la médisance. Jeune femme, la dévote rend aux vieilles femmes ce qui leur revient de déférence et d'attention ; vieille femme, elle devient le centre jaseur et souriant où se réunissent les jeunes gens dont elle est le conseil et l'appui. De même qu'elle a honoré la vieillesse des autres, ainsi sa vieillesse est honorée. Mais une pareille femme ne vieillit guère. Les douces occupations de sa vie, l'absence de toute passion furieuse, le bien-être de l'âme et du cœur ; le sang-froid, le succès, l'estime générale, la vie active, l'influence de la campagne, la probité du mari, le progrès des enfants, toutes ces causes réunies ont laissé à ce beau corps toute sa vigueur, à ce beau visage toute sa dignité ; comme elle s'est tout de suite enveloppée dans la dignité de sa cinquantième année, cette femme reste intacte comme elle est restée pure ; elle garde, dans l'âge mûr, la gaieté de sa jeunesse ; autour d'elle s'exhale, jusqu'à la fin, le même parfum de grâce, de jeunesse et de vertu.

— Quant à ses plaisirs, ah ! c'est là que vous m'attendez sans doute ! Eh bien, moi aussi, c'est là que je vous attends. Les plaisirs d'une dévote sont au moins aussi nombreux que les vôtres, illustres et grandes coquettes dont le bruit occupe sans cesse et sans fin la ville épouventée.

Elle a, dans l'année, les plus belles fêtes du monde, dont elle est, sans se douter, la souveraine. Elle célèbre dans toute leur gravité les vieilles fêtes de Noël. Elle se souvient des noms de ses vieux parents ; de l'anniversaire de ses jeunes enfants ; elle vous dit naïvement

chaque année : J'ai un an de plus, félicitez-moi et m'envoyez vos fleurs ! Elle a pour elle toutes les joies réunies du calendrier. Elle croit au jour de Pâques comme elle croit à Noël, quand l'église est toute parée, quand les chants solennels se font entendre, lorsqu'à l'austérité et à la tristesse du Carême succède l'Alleluia universel. Elle a, pour lui servir de spectacle et d'ornement, la Fête-Dieu, mêlée d'épis et de fleurs, et de beaux enfants tout blancs comme des anges.—Elle a toutes les douces émotions de l'Eglise, cette fête continuelle que le vulgaire ne sait pas : l'encens, les chants de l'orgue, la parole du vieillard du haut de la chaire catholique, les cantiques que chantent les jeunes filles dans la chapelle de la Vierge, l'histoire entière du Sauveur et de Marie, les magnificences épiques de l'Ancien-Testament, les consolations de l'Evangile, en un mot la fête éternelle, la fête de tous, la fête de la terre et du ciel.

Le drame solennel de l'Eglise, ce drame toujours nouveau de la vie et de la mort est fait tout exprès pour la femme qui croit en Dieu et qui va à l'église ; elle a sa grande part dans ces larmes, dans ces douleurs, et aussi dans ces fêtes et dans ces chastes joies. Son théâtre le voilà, sa loge à l'opéra la voilà : c'est la pierre où elle s'agenouille ; c'est l'autel où elle prie. Les acteurs qui passent, les voici : c'est le jeune époux qui emmène la nouvelle épouse ; c'est le mort que l'on porte au cercueil ; c'est l'enfant nouveau-né qui se plonge dans les eaux du baptême ; c'est la foule innocente des beaux enfants qui viennent s'asseoir, en habit de fête, à la table de Jésus-Christ ; c'est le vieux prêtre en cheveux blancs, tout courbé, qui dit la messe dans ce désert, et qui bénit, de ses mains vénérables, la jeune femme prosternée devant sa prière ; c'est le pieux évêque qui arrive de bien loin, racontant les conversions qu'il a faites ; ce sont, le jeudi saint, les douze apôtres dont le pontife lave les pieds, ou la promenade dans les champs, quand il faut bénir la moisson.

Dans la famille dont nous faisons l'histoire, la prospérité s'entend d'une autre sorte. Les enfants sont grands et beaux, honnêtes et naïfs. Le père, inspiré et dignement conseillé par cette femme d'une si douce et si honnête volonté, va tout droit son chemin comme elle, et il arrive à son but sans être obligé de faire un détour, car il a toujours marché d'un pas sûr, dans une voie éclairée et droite. Elle, cependant, elle a ses joies qu'elle ne dira à personne. Vous payez très cher, vous autres, pour aller voir des tragédies rondement débitées par des comédiens qui déclament des vers ; l'argent que vous dépensez sans plaisir à ce que vous appelez vos plaisirs, elle va le porter tout là-haut, près du ciel, sous les toits où l'on brûle en été, où l'on grelotte en hiver.—De ces hauteurs suprêmes, Dieu sait si la *dévoté* en voit des drames cruels ; Dieu sait si elle en essuie des larmes véritables ! En ces lieux visités par elle... et par Dieu, elle

se sent bénie, aimée, honorée et louée, et les larmes qu'elle répand sont si douces ! Allez donc à vos fêtes, à vos spectacles, à vos expositions, à vos tueries, et rapportez-en ces larmes stériles, ces pitiés de toile peinte et ces cœurs brisés par l'ophiocléide et le *tam-tam* de l'orchestre en ébullition... La *dévoté*, son drame accompli, s'en revient chez elle, heureuse et fière, et, contente de sa journée, heureuse de ses bienfaits, elle s'endort doucement d'un paisible sommeil.

Et, la nuit venue, au lieu de voir en ses rêves des tyrans de mélodrames armés de poignards et de coupes pleines de poison, elle rêve des malheureux qu'elle a secourus ; elle revoit la mère de famille dont elle a sauvé l'enfant ; elle entend la bénédiction du vieillard ! Voilà des rêves, voilà des drames ! C'est en vain que vos poètes ont dépensé tout le génie qu'ils n'ont pas à scalper le cadavre humain, à vous représenter les plus abominables tortures du corps, elle en a vu plus que vos dramaturges n'en ont pu deviner ; elle s'est penchée sur les lits de l'Hôtel-Dieu, de la Pitié.

Ainsi, par cette voie, que vous croyez semée d'austérités et d'épines, cette femme est tout simplement arrivée à ce bonheur terrestre que vous cherchez tous, après lequel vous courez tous. Dans le devoir et dans la règle, elle a trouvé ce qui va sans cesse s'enfuyant devant vos désordres ; pour avoir renoncé tout de suite aux plaisirs de la vanité, cette femme a été maîtresse souveraine des petites vanités qui l'entourent ; sa modestie lui a servi tout autant que si elle eût réuni en elle-même tous les orgueils amoncelés qui n'ont pu l'atteindre ; elle a joui de toutes les bonnes et saintes choses d'ici-bas, sans excès, et par conséquent sans fatigue ; elle a eu sa part tout comme vous, et la plus belle part, dans les vers du poète, dans les œuvres de l'artiste, dans la louange et dans l'admiration des hommes ; elle a joui, plus que vous, du ciel bleu, des fleurs épanouies, du soleil qui se lève, et, le soir venu, des chants mélodieux du rossignol dans les bois.

Ainsi, croyez-moi, ne plaignez pas la *dévoté* et ne pleurez pas sur ses austérités ; elle a vécu moins vite que ces femmes éphémères, d'une beauté si contestable et sans cœur, à coup sûr, qui paraissent, brillent et se fanent comme des plantes en serre chaude. Mettez-les en présence, et celle-ci et celle-là, la femme mondaine à soixante ans, notre *dévoté* à quatre-vingts, et demandez-leur où elles en sont l'une et l'autre ? La femme mondaine, à soixante, est un cadavre, un remords ; notre *dévoté*, à quatre-vingts ans, aime encore, espère encore. Elle a gardé jusqu'à la fin ses trois compagnes : la Foi, l'Espérance et la Charité. Jusqu'à la fin elle a été fidèle à la parole de son livre :

« Mon esprit se plaît en trois choses qui sont approuvées devant Dieu et devant les hommes.—La concorde

des frères, l'amour des proches, un mari et une femme qui n'ont qu'un seul cœur et une seule âme."

Heureux jours ! S'ils ne sont pas tissus d'or, ils sont filés de soie ; ils représentent un admirable tissu de sentiments doux et presque tendres, où il n'entre ni trop de vifs plaisirs ni des sentiments trop amers. Pour ces esprits bien faits, la vie humaine est semblable à cette parole d'un poète saxon à son roi :

" Tu te souviens peut-être, ô roi, de ce qui arrive quelquefois dans les jours d'hiver, quand tu es assis à table avec tes capitaines, qu'un bon feu brille dans le foyer, que la salle est chaude, mais qu'il pleut, qu'il neige et qu'il grêle au dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire-d'aile, entrant par une porte, sortant par l'autre ; l'instant de ce trajet est plein de douceur pour lui, il ne sent plus la pluie et les frimas ; mais cet instant est fugitif, l'oiseau disparaît, et de l'hiver il repasse dans l'hiver."

Telle me semble la vie humaine, comparée à la longueur du temps qui la précède et qui la suit.

JULES JANIN.

FEUILLETON :

JACQUES CARTIER.

(Suite et Fin.)

Bleu-de-Ciel dont la pâleur et les mouvements nerveux augmentaient de minute en minute, mais qui pour rien au monde n'aurait osé décliner l'honneur que lui faisait le destin, Bleu-de-Ciel allait, le dernier, passer du rivage dans l'une des deux barques, lorsque Pierre Marie qui le guettait, et qui d'ailleurs, depuis le matin, avait son projet, lui fit faire volte-face et sauta à sa place dans le canot que, d'un coup d'aviron, il éloigna du bord, à l'instant où Jacques Cartier, debout dans le sien et le front découvert, s'écriait : — " Dieu et la France ! Si dans huit jours vous ne nous voyez point, priez pour nous ! "

Bleu-de-Ciel, effaré et ne se rendant pas bien compte de la mine qu'il convenait de faire en cette occurrence, s'agenouilla néanmoins comme les autres à la vue des deux canots qui s'éloignaient, quitte à se répandre ensuite en périodes fulminantes, mais arrondies, contre cet impertinent Pierre Marie, qui l'avait ainsi frustré de la gloire qu'il n'eût pas manqué d'acquérir. Et comme, généralement, c'était à ceux qu'il rasait qu'il adressait ses discours, ceux-ci, malgré la bonne envie qu'ils en avaient, ne lui pouvaient rire au nez.

Entre les chefs indiens qui se regardaient comme spoliés par l'établissement des Français, se distinguait Powatan, père de la douce Fleur-de-Mai. Aucun chef ne le surpassait en prudence, comme aussi aucun n'avait plus d'ardeur au combat que le Léopard, jeune

chef d'une tribu alliée à la tribu de Powatan, celui-là même que nous avons déjà vu apparaître plus haut.

Parfois, quelques dissensions s'étaient élevées entre Powatan et le Léopard ; mais les deux chefs s'étaient réunis dans une commune haine contre les étrangers, et leur union n'avait point tardé à se corroborer de l'amour que Fleur-de-Mai inspirait au Léopard, pour qui la jeune Indienne éprouvait un éloignement invincible, à la grande surprise de son amie Rouge-Épine.

Dès que le Léopard eut regagné le campement de Powatan, courroucé encore de la conduite des trois colons vis à vis de Fleur-de-Mai, il repara de guerre contre les blancs avec plus de véhémence que jamais.

" — L'instant est propice, disait-il, le grand canot des faces-pâles a repris sa course sur le Lac salé, le découragement est dans les cœurs ! "

Powatan alors ayant convoqué le conseil, il y fut décidé que le Léopard irait sans retard réunir les guerriers des tribus alliées ; qu'immédiatement ensuite le feu serait mis à Québec, et que ceux de ses habitants qui voudraient s'en échapper seraient scalpés !

A cet arrêt terrible, Fleur-de-Mai, assise non loin de là, tressaillit violemment, mais son angoisse devint inexprimable, lorsque Rouge-Épine haletante, ayant osé pénétrer jusqu'au milieu du cercle que formaient les chefs, annonça dès que la liberté de parler lui eut été accordée, que deux canots remplis de faces-pâles et conduits par le grand chef des blancs se montraient sur le fleuve !

" — Ma fille a bien parlé, dit Powatan avec un grand calme, elle aura des graines rouges pour se faire des colliers. Qu'elle se retire ! "

" — Que le Léopard rase la terre, ajouta-t-il aussitôt que Rouge-Épine se fut éloignée, et qu'avant la prochaine aurore tous nos guerriers soient réunis autour de Québec ! "

" — Et les canots ? fit le Léopard, qui, ayant entendu que Jacques Cartier s'y trouvait, était dévoré du désir d'attacher à sa ceinture la chevelure du chef blanc.

" — Que mon jeune frère ne conçoive aucune inquiétude à cet égard, répliqua Powatan, les faces-pâles ont vu leur dernier soleil ! "

Et comme le Léopard insistait pour rester, l'ordre de partir à l'heure même lui fut intimé, et le conseil fut levé après que l'embuscade où les Français devaient tomber eut été réglée.

Le Léopard cependant était resté immobile, le front penché et le cœur rempli d'amertume.

" — Powatan éloigne le guerrier dont il redoute la valeur, murmura-t-il assez haut pour être entendu de Rouge-Épine et de Fleur-de-Mai qui, par des sentiments différents, épiaient les mouvements du jeune chef. Bon ! le Léopard obéira, mais, auparavant, il aura conquis la chevelure du chef blanc ! "

A ces mots, les deux Indiennes s'approchèrent inopinément du jeune homme.

Sans songer à démêler ce qui se passe dans son cœur, Fleur-de-Mai tremble pour les jours de Jacques Cartier, et désire ardemment voir s'éloigner un guerrier de la valeur du Léopard. Sa voix se fait douce et caressante pour dire la gloire promise au jeune chef dans l'accomplissement de la mission. En effet, il est des tribus qui penchent vers une alliance avec les blancs; il ne faudrait rien moins que la vive éloquence du Léopard pour les en détourner.

Le Léopard n'a jamais entendu Fleur-de-Mai lui parler avec cette bonté; il en est touché, il va se rendre à l'ordre de Powatan; seulement il demande à la jeune fille une des perles de son collier. Hélas! à cette demande, Fleur-de-Mai tressaille; malgré elle, l'éloignement que lui inspire le jeune chef se peint dans ses traits. Ce mouvement n'échappe point au Léopard et sa colère contre Jacques Cartier devient de la rage.

Fleur-de-Mai pleurait, Rouge-Epine admirait naïvement le Léopard et ne pouvait concevoir que son amie ne fût pas très-fière d'être aimée d'un aussi brave guerrier, lorsque Powatan, revenant au lieu du conseil, ne cacha point sa surprise d'y trouver le jeune chef.

En des circonstances moins critiques, ce seul fait les aurait peut-être armés l'un contre l'autre. Ce jour-là, Powatan dissimula son mécontentement, et ayant ordonné aux deux jeunes filles de rentrer dans leur wigwan, il condescendit jusqu'à jurer au Léopard que la vie de Jacques Cartier lui serait gardée. Dès lors, le Léopard ne recula plus son départ.

A peine s'était-il dirigé vers les profondeurs de la forêt, que Powatan et ses guerriers de choix se glissaient dans les roseaux, sur le bord du fleuve que remontaient les Français.

Bientôt le bruit mesuré des rames se fait entendre et les canots paraissent.

Au même instant, vingt flèches acérées traversent les airs et deux Français tombent mortellement blessés.

— Les sauvages! s'écrie Pierre Marie, désignant la rive gauche du fleuve.

Malgré la douleur que lui cause la mort de deux des siens, Jacques Cartier, qui ne s'avangait dans les terres qu'avec des intentions pacifiques, aurait voulu parlementer. Le loisir ne lui en est pas laissé. Les meilleurs tireurs d'entre les peaux rouges continuent à accabler de flèches les deux canots, tandis que les autres, nageant sous l'eau, entreprennent de les aborder.

Ce fut une terrible lutte.

Les balles françaises encore plus que les flèches indiennes étaient mortelles; vingt Sauvages sont tombés et ne reverront plus la clarté des cieux! Mais aussi, du côté des Français, il ne reste debout que Jacques Cartier dans un canot et Pierre Marie dans l'autre.

A cet instant, une main s'élève au-dessus des vagues, puis une tête, et une exclamation de triomphe se fait entendre. La main s'était posée sur le bordage du canot de Pierre Marie: Hélas! le cri de triomphe fut promptement suivi d'un cri de détresse. Rapide comme l'éclair, Pierre Marie avait plongé son poignard dans la gorge de l'Indien.

Pierre n'avait pas replacé son poignard à son ceinturon, que quatre autres Sauvages abordaient le canot de Jacques Cartier.

Pierre envoie une balle à l'un, Jacques Cartier fait lâcher prise à un autre, mais les deux derniers sautent dans le canot, enlacent Jacques Cartier comme deux serpents, et pendant que Jacques essaie de se débarrasser de leurs étreintes, et que Pierre Marie tient son mousquet ajusté sans oser tirer sur le groupe, d'autres Indiens se hâtent de venir prêter main-forte à ceux qui maintiennent Jacques Cartier, tous respectant sa vie d'après l'ordre qu'ils en avaient reçu, et l'on pousse le canot au rivage.

Pierre Marie l'y va suivre.

— Non! non! s'écrie Jacques Cartier. Désormais, le sort de la colonie repose sur toi; retourne là-bas, je t'en prie, je te l'ordonne!"

Pierre hésite à obéir. Comment abandonner Jacques? comment ne pas affronter avec lui les derniers dangers? Il obéit pourtant; il obéit parce qu'un généreux espoir l'anime. Profitant de ce que les sauvages, enivrés de leur triomphe ne se préoccupent que de leur glorieuse capture, il regagne le milieu du fleuve et, puissamment aidé par le courant, il disparaît bientôt dans la direction de Québec.

Le lendemain de ce jour, le soleil se leva brillant et pur sur un tableau pittoresque et caractéristique. D'un côté, les mères et les épouses des guerriers tombés la veille pleuraient auprès des corps de leurs fils et de leurs époux; d'un autre côté, de jeunes Indiennes imprimaient un doux balancement à de frais berceaux suspendus aux branches des arbres, et chantaient sur un ton monotone mais agréable néanmoins les bonheurs de la maternité; ailleurs, d'autres Indiennes, fourbissant des tomawaks ou tressant des mocassins, prédisaient, sur un rythme éclatant, la chute de Québec et l'extermination des faespales. Rouge Épine se voyait au milieu de ces dernières, tandis que Fleur-de-Mai, assise devant le wigwan de son père, les jambes repliées sous elle, les bras pendants, la tête penchée, restait muette et paraissait insensible à ce qui se passait autour d'elle.

Sa tête se redressa pourtant, ce fut lorsque la porte d'un wigwan voisin de celui de son père s'ouvrit et donna passage à Jacques Cartier.

Soit respect involontaire pour Jacques, soit que Powatan eût pleine confiance dans les guerriers préposés à sa garde, Jacques marchait libre de tous liens.

Il vint s'asseoir à quelque distance de Fleur-de-Mai.
 — Ma fille est triste comme un jour sans soleil, dit-il."

Sans lui répondre, Fleur-de-Mai se leva, fit un pas vers lui, et d'une voix pénétrante lui demanda si les blancs n'ont point de Grand-Esprit qui les protège, et pourquoi ce Grand-Esprit ne venait pas à son secours.

— Ma fille n'a-t-elle jamais vu des chênes déracinés par la tempête, des laes débordés, de petits enfants emportés par la maladie? A-t-elle dit, alors, que le Grand-Esprit des Indiens abandonnait son peuple? Les faces-pâles comme les peaux rouges ne sauraient pénétrer les desseins du Grand-Esprit, mais ils les doivent adorer!"

A cet instant des Indiens apportèrent près du wigwam de Powatan un tomawak neuf et deux pierres rondes et plates. Le tomawak devait servir à scalper Jacques Cartier, et les pierres à lui broyer la tête!

Fleur-de-Mai frémit dans tout son corps et détourna les yeux de ces objets d'horreur.

Chez les Sauvages, il est une loi qui autorise les Indiennes à sauver un condamné à mort en l'épousant.

La certitude que le supplice de Jacques Cartier était proche donna à la jeune fille l'idée d'invoquer cette loi.

Emue et rougissante, elle en parle à Jacques qui la contempla dans un pieux recueillement.

— Ma fille est bonne, dit-il enfin. Puisse le Dieu des faces-pâles et des peaux-rouges la bénir! Mais sa générosité a mis un bandeau sur ses yeux; elle est encore un tout petit oiseau qui essaye ses ailes au soleil, moi je compte un grand nombre d'hivers. D'ailleurs, il est des hommes que le Grand-Esprit désigne pour une mission sacrée; ceux-là, les joies du wigwam leur sont interdites! Ma mission à moi était de répandre parmi les Sauvages, non-seulement la gloire du nom français, mais encore les bienfaits de la civilisation. Si je ne puis vivre pour l'accomplissement de cette mission, je dois mourir pour elle! Ma fille sera l'épouse d'un jeune chef, et les arbres qui entoureront son wigwam ne tarderont point à balayer de petits berciaux dans les airs!"

Fleur-de-Mai baissa les yeux et des pleurs coulèrent de ses joues sur son sein.

Cependant, un guerrier vint annoncer à Jacques qu'il voyait sa dernière aurore et qu'il eût à rentrer dans son wigwam, s'il avait quelque chose à dire à son Dieu. C'était l'ordre de Powatan.

Jacques Cartier éloigné, Fleur-de-Mai reprit sa première et mélancolique attitude, et chantait à demi-voix, sur une mélodie déchirante, la douleur de la gazelle qui tombe sous les flèches des chasseurs, lorsque Rouge-Épine accourut auprès d'elle.

— Que ma sœur relève son front et se pare de ses colliers les plus beaux, dit Rouge-Épine à Fleur-de-Mai, le Léopard est de retour!"

Puis, avec une complaisance toute particulière, Rouge-

Épine s'étend sur la beauté, la bravoure, l'agilité, la rare astuce du jeune chef, et, pendant qu'elle parle, Fleur-de-Mai pense à la sagesse, à la bonté, à l'héroïsme du chef blanc!

— N'as-tu donc jamais regardé le Léopard, continue Rouge-Épine, n'as-tu jamais admiré le sombre éclat de ses yeux, la souplesse de sa taille, la vigueur de ses bras? Eh bien! que ma sœur détourne ses regards de ce wigwam, de ce wigwam où le chef blanc a besoin de demander à son Dieu le courage de mourir, ajouta-t-elle avec un certain dédain, et qu'elle les porte de ce côté!"

Du côté que désignait Rouge-Épine, s'avançaient Powatan et le Léopard.

Le Léopard rendait compte de sa mission à Powatan; il lui disait que quelques tribus avaient l'indignité de songer à une alliance avec les Français, mais que la plupart étaient prêtes au combat.

— Bien! fit Powatan. Maintenant, que le Léopard prenne la chevelure du chef blanc. Ensuite, à Québec!"

Ce qu'ayant entendu, Fleur-de-Mai s'élança vers les bois comme une biche blessée qui fuit avec le trait dont elle doit mourir.

Cependant, Jacques Cartier ayant été ramené, fut lié à un arbre et les cérémonies de son supplice commencèrent.

D'abord, d'horribles vieilles se promènent lentement autour de lui, détaillant les tortures qui l'attendent, et s'arrêtant à chacune de ces horribles peintures, pour voir si son courage ne faillit point. Puis, à mesure qu'elles avancent dans leur eruelle psalmodie, la marche devient de plus en plus rapide, et elles finissent par tourner autour de Jacques avec une vitesse vertigineuse, le harcélant, le raillant, l'injuriant, sans pouvoir porter atteinte à son impassibilité.

Alors, la plus repoussante de ces affreuses vieilles se détache du groupe, et, selon la loi à laquelle avait fait allusion en tremblant la pauvre Fleur-de-Mai, elle vient offrir à Jacques la vie et sa main.

— Le chef blanc sera très-heureux avec sa chouette mignonne, fait-elle en grimaçant d'une diabolique façon; qu'il me regarde! Je n'ai plus ma fleur de beauté, mais je deviendrai plus laide encore! Par exemple, le vent du midi n'est pas plus doux que mon humeur: pourvu que le chef blanc me reconstruise mon wigwam et me le fournisse de gibier, de bois sec, et des peaux les plus moelleuses et les plus belles, je ne tourmenterai son sommeil de mes cris et de mes gémissements, qu'alors que d'inguérissables blessures que j'ai aux deux jambes m'empêcheront de dormir; ce qui m'arrive toutes les nuits!"

La vieille eût continué longtemps de cette sorte de haraangue, au grand plaisir des assistants, si Powatan ne l'eût fait taire et ne lui eût ordonné, à elle et à ses compagnes, de céder la place aux guerriers.

Les guerriers s'avancent. Chacun d'eux a dix flèches aiguës dans son carquois, et le fer de son tomawak resplendit au soleil. Tous doivent employer leur dix flèches et lancer leur tomawak à diverses reprises dans la direction du patient, assez près pour que les flèches lui siffent aux oreilles et pour que le tomawak rase sa chevelure, sans le blesser pourtant. Le guerrier qui blesserait à mort le patient avant le moment désigné serait déshonoré ! mais celui qui, par sa dextérité et son adresse, arrive à le faire pâlir ou à lui causer le plus léger frémissement, celui-là excite des hurrahs de triomphe.

Jacques ne donna point cette joie aux Indiens. Ferme et stoïque, son regard plongé dans l'infini et son âme conversant avec Dieu, les nuées de flèches qui tourbillonnaient autour de sa tête et les tomawaks qui effleuraient son front ne firent pas tressaillir un seul de ses muscles.

Le supplice de Jacques Cartier durait déjà depuis près de trois heures, lorsque Powatan dit au Léopard qu'il convenait d'en finir. L'honneur du coup mortel était, on le sait, réservé au jeune chef. Jacques allait cette fois sentir le froid contact de l'homicide acier, lorsque le Léopard, s'apercevant de l'absence de Fleur-de-Mai, et, par un horrible raffinement de jalousie, la voulant présente à l'action qu'il allait accomplir, retint dans ses doigts nerveux la hache que tous les regards cherchaient déjà dans les airs, et demanda instamment que la jeune fille fût amenée.

Semblable à une fleur arrachée de sa tige et que le vent pousse devant lui au gré de son caprice, la fille de Powatan parut.

— Jacques ! s'écria-t-elle par un irrésistible élan.

— Dieu et la France ! répondit Jacques d'une voix sonore.

— Dieu et la France ! fut-il répété au loin.

Et comme le Léopard brandissait avec rage son terrible tomawak, une balle lui fait lâcher prise et l'étend presque agonisant sur le sol, en même temps que dix autres balles blessent grièvement Powatan et les Indiens les plus proches du poteau du supplice.

C'était Pierre Marie qui avait fait toute hâte et revenait avec une vingtaine de Français pour délivrer Jacques Cartier.

Les liens de Jacques Cartier sont coupés. Les Indiens, dix fois plus nombreux que les Français, restent immobiles de stupeur. Pierre Marie en voulait faire un grand carnage : Jacques ordonne le départ, et quand les Sauvages reviennent à eux, l'héroïque petite troupe voguait vers Québec.

Quinze jours après les scènes que nous avons essayé d'esquisser, d'autres scènes plus gaies que celles-ci se passaient à Québec.

Un mariage s'y était célébré le matin. La veille, les

chasseurs et les pêcheurs étaient revenus chargés de gibier et de poisson. Maintenant, les broches tournaient et le poisson cuisait dans de grandes marmites, et, en attendant que sonnât l'heure du festin, M. Bleu-de-Ciel, qui était aussi maître à danser, faisait répéter aux filles et aux garçons d'honneur toutes sortes de giges et de menuets d'un ordre que l'on pourrait appeler composite ; mais loin de choquer les exécutants, il semblait plutôt que cela portait leur gaieté au paroxysme.

La sécurité la plus complète régnait donc dans Québec. Depuis quinze jours les Indiens n'avaient pas donné signe de vie. On pensait que le dernier et hardi coup de main les avait pénétrés de crainte, et l'on était tout près de s'en croire délivrés à jamais.

Telle n'était point la pensée de Jacques Cartier ni de son fidèle Pierre Marie. Le calme apparent des Indiens leur présageait quelque chose de sinistre. Plus d'une fois cette question avait été agitée entre eux ; plus d'une fois ils avaient fait des reconnaissances dans la forêt ; et leur conviction d'une prochaine attaque était si grande, que Jacques Cartier avait exigé que non-seulement les chasseurs n'allassent chasser qu'en nombre, mais encore que des sentinelles eussent jour et nuit, les yeux ouverts du côté de la forêt !

Le jour dont il s'agit, les sentinelles firent une capture qu'ils conduisirent devant Jacques Cartier.

C'était Fleur-de-Mai dont les longs cheveux voilaient la face.

— Ma fille à Québec ! s'écria Jacques, dès qu'il eut jeté les yeux sur l'Indienne. Sans doute, Fleur-de-Mai n'est point seule, continua-t-il, examinant attentivement la jeune fille ? Ses guerriers, plus nombreux que les grains de sable du rivage l'accompagnent ?

Fleur-de-Mai resta muette ; elle ne voulait point trahir ses frères.

— Comment Fleur-de-Mai s'est-elle avancée jusque sous nos remparts ? dit encore Jacques Cartier ; venait-elle épier les actions des blancs pour les reporter à son père et à son fiancé !

Fleur-de-Mai ne se montra nullement offensée de cette inculpation. Surprendre les moyens de défense et d'attaque de l'ennemi paraissait de bonne guerre aux Indiens. Cependant tel n'est point le motif qui a conduit ses pas.

— Fleur-de-Mai est à la recherche de son âme, dit la jeune fille avec une candeur et une mélancolie touchantes ; le chef blanc, dans sa fuite, a emporté l'âme de la pauvre Indienne. Sans doute, il sait des mots magiques pour rendre la paix au cœur de Fleur-de-Mai ; ces mots, qu'il les dise, et que Fleur-de-Mai redevienne l'heureuse fille des bois !

Il était impossible de n'être point ému de cette tendresse naïve qui s'ignorait et se révélait à la fois. Jac-

ques Cartier contempla la sauvagesse d'un regard attendri.

—Ma fille veut-elle s'agenouiller devant le Dieu du ciel et de la terre, des faces-pâles aussi bien que des peaux-rouges? demanda Jacques Cartier à Fleur-de-Mai. Qu'elle me suive, je vais la conduire au pied des autels; elle y retrouvera la paix de son cœur!

Étonnée de ces paroles, mais les saisissant à la lettre, Fleur-de-Mai marcha avec empressement sur les pas de Jacques Cartier.

Cependant, à peine tous deux avaient-ils franchi le seuil de la petite église, qu'un grand tumulte se fit entendre au dehors.

—Aux armes! aux armes!" criait-on d'abord.

—Au feu! au feu!" fut-il ajouté ensuite avec l'accent d'une horrible détresse.

Jacques Cartier quitte aussitôt l'église où il enferme la jeune fille.

—Les sauvages! les sauvages! lui dit Pierre.

—C'est-à-dire l'incendie et le massacre, répond Jacques!"

Alors, avec ce sang-froid propre aux natures d'élite, ici, Jacques organise les moyens de se rendre maîtres de l'incendie; là, il dispose un petit bataillon carré que les Indiens s'efforcent en vain d'entamer et qui, de ses quatre faces, leur jette la mort avec une épouvantable furie; plus loin, c'est une vaillante colonne qui se rue sur les peaux-rouges, les disperse, les chasse devant elle comme un troupeau effaré, et les poursuivrait jusque dans la forêt, si Jacques n'avait défendu formellement que l'on franchit l'enceinte de Québec.

Et puis, de tous côtés, des combats corps à corps, où la souplesse et l'agilité de l'Indien, lui font éviter le coup mortel, et souvent encore en tombant faisait-il payer cher la victoire à son vainqueur!

Ce fut ainsi qu'après une lutte acharnée, Pierre Marie ayant dix fois terrassé le Léopard, remis de ses blessures, et le Léopard s'étant relevé dix fois, le sauvage tomba enfin pour ne plus se relever; mais en tombant il entraîna le brave Pierre Marie dans sa chute et, par un effort suprême, lui enfonça son tomawak dans le flanc!

—Jacques!" fit Pierre en mourant, en même temps que les lèvres sanguinolentes du Léopard laissaient passer avec son dernier soupir une exclamation de triomphe haineux!

Non loin de là, deux autres guerriers, exaspérés par la vue des cadavres de Pierre Marie et du Léopard, se battaient aussi avec un remarquable acharnement. Tous deux étaient grands, agiles et forts, tous deux paraissaient également intrépides et adroits; c'étaient Jacques Cartier et Powatan. Jacques avait en main sa courte et forte épée de marine, Powatan son dangereux tomawak.

Le combat avait cessé autour d'eux, et au loin les flammes jetaient sur Québec leur sinistre clarté; ils se battaient encore!

Cependant, le bras de Powatan semble ne plus tenir son tomawak avec la même vigueur; on dirait que ses yeux se détournent de son ennemi; Jacques va lui porter un coup décisif; mais ce coup qui devait trancher les jours de l'Indien, ce n'est point lui qui le reçoit!

Fleur-de-Mai, enfermée dans la petite église de Québec, ainsi que nous l'avons dit, avait en vain essayé d'ouvrir la porte et de sortir. Alors, prise de funestes pressentiments, elle avait gagné le bord de l'une des fenêtres, en avait brisé les vitres, et là le tableau le plus déchirant avait frappé ses yeux: son père et Jacques Cartier étaient aux prises; son père faiblissait et Jacques Cartier tenait la mort suspendue sur son front!

—Dieu des Français, sauve mon père!" s'écrie-t-elle!

Elle s'élançait de dix pieds de haut, vient tomber entre les deux guerriers, et reçoit le coup mortel destiné à Powatan!

—Le Dieu de Jacques est grand, il a entendu la fille des forêts!" murmura-t-elle.

Et ses yeux limpides se fermèrent pour ne se rouvrir jamais!

Powatan et Jacques Cartier s'étaient reculés, saisis d'étonnement et d'horreur.

Cependant, les sauvages étaient vaincus sur tous les points et leurs funestes projets complètement déjoués. Jugeant de ce que les Français allaient faire par ce que les Indiens eussent fait à leur place, Powatan, s'était agenouillé auprès de Fleur-de-Mai et entonnait son chant de mort, s'attendant à voir commencer les apprêts de son supplice, lorsque Jacques lui vint proposer un traité d'alliance.

Les sauvages tiennent à honneur qu'aucun muscle de leur visage ne trahisse les sentiments secrets de leur âme, ici, néanmoins, une exclamation de surprise échappa à Powatan.

Au lieu de le livrer aux jeunes guerriers et aux vieilles femmes, au lieu de l'éprouver par d'horribles tortures, non-seulement on lui laissait la vie, mais encore son autorité, et pour cela le chef blanc ne lui demandait que d'être son frère! Powatan avait peine à ne point douter du témoignage de ses sens.

—Le chef m'a-t-il entendu? reprit Jacques. Il fournira des peaux et du gibier aux Français, il ne méditera plus la ruine de Québec, et, dès lors, les sauvages et les Français seront frères.

—Hush!" fit Powatan, traduisant par cette interjection la forte émotion dont il était saisi.

Puis, debout et la main sur sa poitrine, il prononça le serment de l'alliance.

—Bien! fit Jacques. Maintenant, mon frère peut

enlever ses morts et reprendre le chemin de son village avec ce qui lui reste de ses guerriers.

— Chevelures ! murmura Powatan les yeux baissés.

Comme il ne comprenait pas qu'on pût abandonner le cadavre de son ennemi sans l'avoir préalablement scalpé, il faisait ainsi entendre qu'il ne pouvait enlever ses morts puisque tous avaient encore leurs chevelures.

— Les Français ne prennent point les chevelures de leurs ennemis, dit Jacques Cartier ; leur ennemi mort devient pour eux un frère. Que le chef emporte ses guerriers !

Quelle stupéfaction que cette nouvelle générosité des Français causât à Powatan, il obéit néanmoins.

De grands brancards furent construits, les morts d'entre les peaux-rouges y furent déposés et au milieu d'eux la pauvre Fleur-de-Mai.

Et, lorsque le cortège funèbre quitta la ville :

— Que l'âme de la douce victime nous protège auprès du Seigneur, s'écria Jacques, la main sur le front glacé de Fleur-de-Mai !

— Vive la France ! et vive le fondateur de Québec ! lui fut-il répondu parmi les siens.

— Fondateur de Québec, répétait Jacques Cartier pensif et profondément triste, après que les derniers honneurs eurent été rendus à Pierre Marie et aux colons tombés sous les flèches ou les tomawaks des Indiens, hélas ! que ce titre coûte cher !

UN PEU DE TOUT.

— Au guichet d'un bureau de poste :

— Monsieur, un timbre-poste de quatre sous ?

— Voilà.

— Merci, monsieur ; combien ?...

— M. Gueymard avait un domestique qu'il soupçonnait fortement de boire son vin—à même les barriques—ce qui est une inconvenance. Soit insouciance, soit faiblesse, il lui laissait pourtant la clef de sa cave, mais à une condition ;—c'est que le maraud chanterait dès qu'il y serait descendu jusqu'au moment où il serait remonté.

Voilà le malheureux domestique bien perplexé, n'est-il pas vrai ? Comment boire encore un seul verre de vin dans de telles conditions ?

Eh bien ! l'ivrogne—il y a un dieu pour ces gens-là !—a trouvé moyen d'en boire trois.

Il entonne le fameux chœur de la *Favorite* :

Qu'il reste seul...

Il boit ses trois verres pour compter les trois temps traditionnels, et continue effrontément à plein gosier :

Avec son déshonneur !

— Un de mes amis reçoit dernièrement la visite d'un avare, de ses parents, qui habite la province. Il lui

fait voir les curiosités de la capitale, sans oublier la grande opéra, cela va de soi. On donnait le *Trouvère*. Apparemment que le visiteur s'amusa, car il passa toute la soirée dans l'attitude de l'extase, la bouche entre ouverte, les yeux au plafond.

— Eh bien ! cousin ? demanda mon ami en sortant, es-tu content de ta soirée ?

— Ah ! mon ami, dit l'Harpagon modèle, c'est magnifique ! tu m'en enverras une caisse, n'est-ce pas ?

Etonnement—questions—explications. — Bref, mon ami a découvert que son cousin n'avait remarqué qu'une chose à l'Opéra : c'étaient les bougies du lustre qui brûlaient pendant cinq heures de suite—sans diminuer !

— Quelqu'un disait à un Anglais :

— Vous buvez beaucoup d'eau-de-vie, milord ?

L'ANGLAIS avec flegme.—Je n'en bois que dans deux circonstances : quand j'ai mangé du canard, et... quand je n'en ai pas mangé.

— Un Jean Iroux quelconque, un gredin abruti, dépravé, venait d'être condamné à mort. Le président lui lit l'article du Code pénal qui porte :

« Tout condamné à mort aura la tête tranchée. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura le misérable en se tournant vers les gendarmes.

— Ça veut dire, jeune homme, qu'on vous la coupera par tranches.

— On me la coupera par tranches ! hurla le Jean Iroux en s'accrochant au bras de son avocat.

— Eh non, mon ami ! on vous la tranchera d'un seul coup !

— Ah ! monsieur l'avocat, vous me sauvez la vie !...

— C'était au jour de l'an.

On feuilletait, en famille, l'album de Gavarni.

Chacun riait des naïvetés des enfants terribles, quand une petite fille (l'enfant de la maison bien entendu), qui avait lu avec beaucoup d'attention les légendes, s'écria tout à coup :

— Tu es bien heureuse, maman, que je ne sois pas une enfant terrible !

— En lisant dans son almanach le total des comètes qui depuis quelques années sont censées mûrir les raisins, un paysan enthousiaste s'écria :

— Ce n'est pas sous le règne de Louis-Philippe que nous aurions eu tant de comètes en si peu de temps !

— A joindre aux *Scènes de la Vie de Bohême*. Ce pauvre Privat d'Anglemont avait un jour une visite à faire. Pendant une heure, il bouleversa tous ses tiroirs pour chercher un paire de gants. Il ne trouve rien, sinon un gant blanc—et un gant noir ;—que faire ? Ne sachant pas comment choisir, il les met tous les deux et sort.

A quelques pas de chez lui, Mürger le rencontre et s'étonne :

— Pourquoi cette démonstration, mon ami ? à quoi riment ces deux mains, gantées de deux couleurs ?

— A rien ; c'est pour les reconnaître.

— Un confrère en journalisme, M. Escande, causait dernièrement avec un de ses confrères en gibbosité. La conversation de ces deux descendants d'Esopé était fort gaie, comme vous le pouvez penser. Tant qu'à la fin, l'interlocuteur de M. Escande s'oublia au point de lui dire :

— Décidément, il n'y a que les bossus comme nous pour avoir de l'esprit !

— Pardon, a dit M. Escande choqué : vous, mon cher monsieur, vous n'êtes que contrefait !

* * *

— On prétend que les artistes en général, et les gens de lettres en particulier, n'ont pas beaucoup d'égards les uns pour les autres ; cependant, ils vivent continuellement ensemble, et souffrent impatiemment l'introduction d'un étranger dans leur compagnie.

L'étranger devient aussitôt un *gêneur*, une *scie*, un *rasoir*.

L'un de ces rasoirs s'adressait à un vaudevilliste de notre connaissance :

— Comment faut-il s'y prendre pour avoir des billets de bal à l'Opéra à sept francs cinquante ?

— C'est bien simple : vous empruntez cinquante sous à un ami. . .

* * *

— De tous les moyens employés pour éviter les *gêneurs*, le raisonnement absurdo-sérieux est certainement le meilleur.

Exemple :

Alfred Vernet, miniaturiste et photographe, se promenait au bras d'un ami dans le foyer du théâtre de M. Beaumont.

Un homme à lunettes d'or écoutait la conversation. Quand les hommes à lunettes d'or écoutent une conversation, ils ne tardent pas à vouloir s'en mêler.

C'est ce qui arriva.

— Pardon, monsieur, dit-il tout d'un coup, qu'est-ce que c'est donc que le *cône centralisateur* dont vous parlez ?

— Monsieur, répondit froidement Vernet, nous avons deux espèces de cônes, savoir : le *cône sans tralisateur* et le *cône avec tralisateur*, tous deux également indispensables aux gens qui s'occupent de photographie.

* * *

— L'homme aux lunettes d'or parut étonné.

— Qu'est-ce que c'est, demanda-t-il, que le *tralisateur* ? Vernet prit un air indigné :

— Vous ne connaissez pas M. Tralis ?

— Ma foi ! non, murmura l'homme aux lunettes d'or.

— Et M. Ateur ?

— Pas davantage.

— Eh bien ! monsieur, si vous ne les connaissez ni l'un ni l'autre, comment diable voulez-vous qu'on vous explique ce que c'est qu'un *cône centralisateur* ?

* * *

— Parmi les abus nous avons à signaler, l'usage de la poudre de riz vient en première ligne.

Les maladies de peau se multiplient depuis que la soi-disant poudre de riz s'est installée sur la table à toilette des individus de l'un et de l'autre sexe.

Les vinaigres, les cold-cream et autres cosmétiques

commettent les premiers dégâts, et la poudre de riz achève le mal.

Cette poussière subtile pénètre dans les pores et les bouche complètement : la peau se dessèche, se fendille, — et à trente ans, les Parisiens et les Parisiennes sont comperosés.

Ajoutez à cela les mille et une substances pernicieuses qui se trouvent souvent mêlées à ces préparations d'un parfum douteux, et vous comprendrez l'utilité de renoncer sur-le-champ à cette dangereuse farine.

* * *

— Un savant anglais a calculé qu'un homme, terme moyen, fait trois heures de conversation par jour, au taux de 100 mots à la minute, ou 20 pages d'un in-octavo par heure.

A ce taux chaque individu parle la valeur de 600 pages par semaine ou 52 volumes par an.

Il n'est pas besoin d'ajouter que ce calcul ne doit point s'appliquer aux femmes, disent les anglais.

* * *

— Un célèbre astronome italien, M. J..., vient, après de nombreuses années de travail, d'obtenir de la photographie un merveilleux résultat.

Depuis plusieurs années M. J..., bien connu dans le monde scientifique, surveillait avec un soin incessant la fabrication et l'agencement d'une puissance extraordinaire destinée à photographier les constellations célestes.

Le succès vient de dépasser son attente.

Le huit ult., à dix heures du soir, à Florence, en présence de quelques gentilshommes M. J... a présenté une épreuve tirée de son magique instrument.

De cette épreuve résulte tout simplement la preuve que *la lune est habitée*. Un certain nombre d'êtres animés est visible, *hommes et bêtes sont nus*.

Quoique étrangère à la science, cette expérience n'en est pas moins décisive.

Depuis près de six années ce savant s'était, par des études sérieuses, préparé au succès qui vient de couronner ses efforts.

Nous ne serions pas étonnés que, dans un laps de temps plus ou moins éloigné, les savants ne trouvent le moyen de communiquer avec la lune.

Aujourd'hui qu'il est constant que cette planète est habitée, l'on n'a plus qu'à s'occuper des moyens de transport. Espérons qu'on en trouvera.

* * *

Qu'est-ce que tu me donnes-là ? disait un maître à son domestique qui lui apportait une paire de bottes, dont l'une en vernis, et l'autre en veau.

— Dame, répondit le domestique, c'est que l'autre paire, est exactement la même chose.

* * *

A l'époque où les écus de six livres furent démonétisés, ces pièces ne valaient plus que 5 fr. 80 c., et il fallait ajouter un appoint de quatre sous à chaque écu pour lui donner sa valeur nominale.

Deux paysans, marchant à travers champs, virent un écu de six livres couché à terre. L'un d'eux voulut le ramasser.

Laisse donc, fit l'autre, est-ce que tu as envie d'y mettre encore quatre sous ?

— C'est juste, répondit le premier, et ils passèrent.

EMMA.

Moderato.

OCT. PELTIER.

The musical score is written for piano and consists of four systems. Each system contains two staves: a treble staff (top) and a bass staff (bottom). The music is in 3/4 time and the key signature has one sharp (F#). The tempo is marked 'Moderato'. The score features a variety of note values, including quarter, eighth, and sixteenth notes, as well as rests and dynamic markings. The first system begins with a treble staff starting on G4 and a bass staff starting on G2. The second system continues the melodic line in the treble staff while the bass staff provides harmonic support. The third system shows more complex rhythmic patterns in both hands. The fourth system concludes the piece with a final cadence in both staves.

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It contains a melodic line with various note values, including quarter and eighth notes, and rests. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment with chords and single notes. A first ending bracket labeled "1^o" spans the final two measures of the system, and a second ending bracket labeled "2^o" spans the final two measures of the system.

Fin.

The second system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It contains a melodic line with various note values, including quarter and eighth notes, and rests. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment with chords and single notes.

The third system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It contains a melodic line with various note values, including quarter and eighth notes, and rests. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment with chords and single notes.

The fourth system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It contains a melodic line with various note values, including quarter and eighth notes, and rests. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment with chords and single notes.

VARIETES.

Un commissaire de la rue du Sentier s'habille très simplement, tandis que sa femme dépense des sommes considérables pour sa toilette. Ce contraste est si choquant que quelqu'un en faisait dernièrement l'observation au négociant, qui répondit :

—C'est que ma femme s'habille d'après le *Journal* et moi d'après le *Grand-Livre*.

Le père Martineau avait pourtant sa petite ambition, comme tous les hommes politiques. Et le rêve qui le poursuivait jour et nuit, c'était d'arriver à goûter le verre d'eau sucrée qui attend l'orateur, sur le bord de la tribune. Mais pour cela, il fallait y monter ! Il fallait parler ! Là était le *hic* !

Pendant cinq ans, il lorgna le bienheureux verre d'eau, sans pouvoir y atteindre ! Pendant cinq ans, il chercha les moyens de le conquérir, sans le mériter ! Enfin, une inspiration lui vint du ciel, au bout de ces cinq ans de prières ferventes.

Une section dont il faisait partie venait d'élaborer un petit bout de rapport sur un petit projet de loi d'intérêt local. Il ne restait plus qu'à déposer le rapport susdit. Le père Martineau s'empara fièrement du manuscrit, le porta sur la tribune présidentielle, et profitant aussitôt de l'occasion, il but le verre d'eau lestement, — d'un seul trait—et redescendit.

— M. l'abbé***, — un de nos plus-éloquents prédicateurs, a fait dernièrement, dans une église du quartier Latin, un magnifique sermon sur l'obligation d'exercer la charité.

L'assistance avait paru profondément impressionnée, et la quête avait été des plus abondantes. En sortant, M. l'abbé*** se rencontre avec un de ses amis.

— Quel effet vous a-t-il fait, mon sermon sur la charité ?

— Très-beau. Il m'a donné envie de me mettre mendiant.

AVIS IMPORTANT !

MM. Rolland & Fils n'ont pas le droit de recevoir d'autres abonnements que ceux de 1861. — Les personnes qui seraient endettées à l'*Echo* pour 1859 & 1860 devront solder leurs comptes avec le Gérant actuel du journal, si elles ne veulent pas payer deux fois.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.50
 " " 6 mois..... \$1.75

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

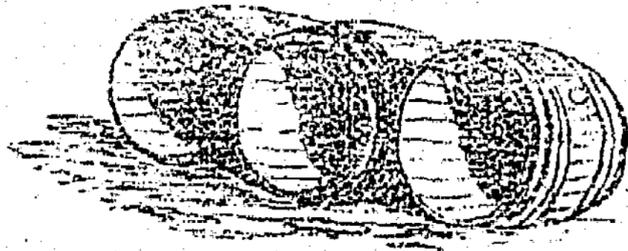
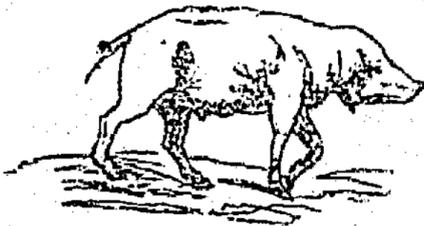
Abonnement payable d'avance.
 N. B. L'*Echo* n'étant pas un papier-nouvelles n'est sujet à aucun frais de poste.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits &c, doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent.

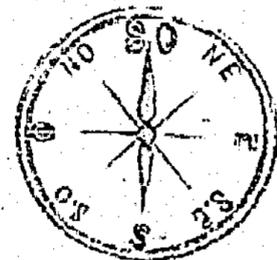
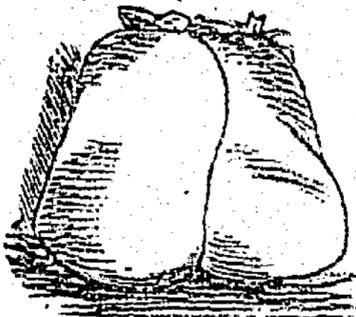
Explication du dernier Rébus.

Laie trompe-heures *son-sous-eau* tronc-P. — Les trompeurs sont souvent trompés.

REBUS.



N ET AVOINE



Explication au prochain numéro.